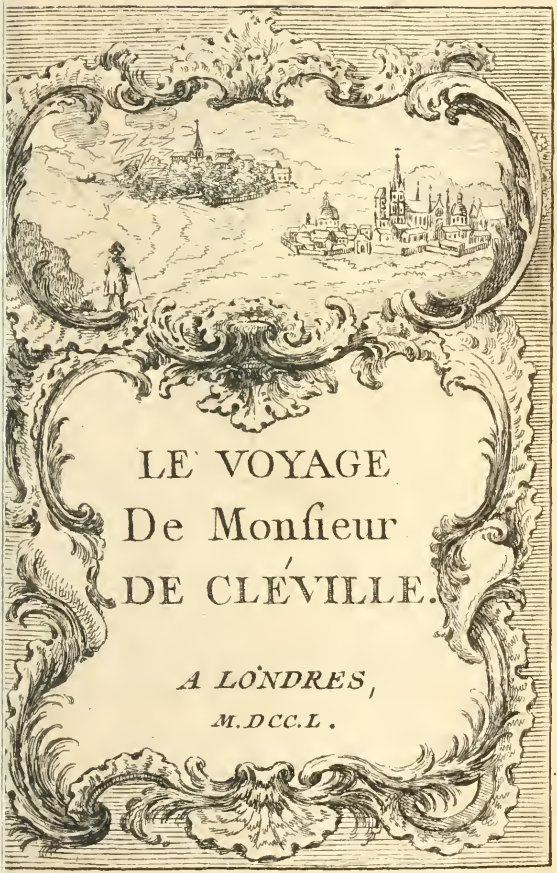
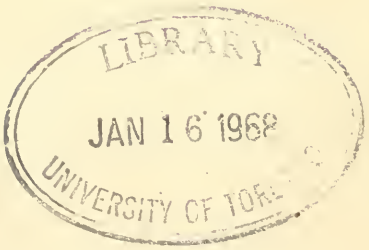


LE VOYAGE De Monſieur DE CLEVILLE.

A LONDRES,

M.DCC.L.

PQ
1993
L25V6.



LE VOYAGE DE MONSIEUR DE CLÉVILLE

AVANT que d'entreprendre d'écrire mon fameux Voyage, il me semble qu'il eſt naturel que je faſſe connoître au Lecteur quels étoient mes pere & mere, & quel j'étois moi-même, quand j'eus le courage de le faire. Tous les Voyageurs ont un but, quand ils partent d'un lieu pour aller à un autre ; j'en avois auſſi un, on doit le croire, & ſi je ne pus

remplir mon dessein, du moins je crûs que je pourrois en venir à bout.

Mon Pere avoit servi longtems dans les troupes, en qualité de Capitaine, lorsqu'il fut réformé. Agé d'environ quarante ans, il se rendit à Paris, dans le sein de sa famille, qui lui conseilla d'épouser une veuve riche, sans enfans, & qui ne vouloit convoler en secondes noces qu'avec un militaire. Les Dames n'ont jamais dédaigné l'épée; la robe a pour elles quelque chose qui flate beaucoup moins leur vanité. Mon pere étoit bienfait, grand, spirituel, de la prestance la plus noble. Aussi-tôt que la veuve le vit, elle dit tout bas à un mien oncle: *voilà l'homme qu'il me faut, je lui donne ma main, mon cœur, & tout mon bien*

Elle étoit à peu près de l'âge

de mon pere, fraîche encore, & de l'humeur du monde la plus gaie, à ce que l'on m'a dit, car je n'ai jamais eû le plaisir de la voir. Enfin l'affaire fut conclue aussi-tôt qu'entamée.

A bout de dix mois elle accoucha de ma personne, & mourut trois jours après dans la fiévre de lait. On m'a assuré que mon pere en fut très long tems inconsolable, mais que pourtant il se consola: il ne faut pas s'en étonner, il est naturel de se consoler de tout.

On eut beaucoup de peine à m'élever, quoiqu'on me choïât infiniment, parce que toute la joye de mon pere roulôit sur mes jours. Il choisit une nourice qui m'allaitta à la maison, & à tout moment il repaissoit ses yeux de ma vûe, parce que je lui rapellois le portrait de ma mere, à qui je ressemblois.

Dès que je fûs en état d'apprendre quelque choſe, on me donna des Maîtres ; & comme j'avois de la mémoire, & ſur tout de la pénétration, j'appris bien-tôt à lire, écrire, danſer, chanter, tirer des armes, & à jouer du violon.

Je ſavois tout cela avant d'avoir atteint l'âge de ſept ans il me prit une eſpéce de maladie de langueur, qui ſe changea bientôt en paraliſie, & qui obligea mon pere de louer une maiſon à la Campagne, afin que le bon air pût me rétablir. Il choiſit *Vitri-ſur Seine*, qui eſt à deux petites lieües de Paris, un peu au deſſous de *Choiſi le Roi*, & c'eſt-là où j'ai demeuré près de dix ans, ſans autre compagnie que celle de mon pere, qui me quittoit rarement, & d'une Servante qui m'habilloit & me donnoit à manger, comme à un enfant au berceau.

Quoique je fusse perclus de mes membres, mes yeux furent toûjours fort bons ; de sorte que je passois les journées entieres à lire, car je n'articulois quelques mots que très-difficilement.

Mon pere, me voyant du goût pour la lecture, fit acquisition de quantité de bons Livres, entr'autres de Voyages, à quoi je me plaisois beaucoup, de même qu'à l'histoire & les piéces de Théâtre : je lisois peu de Romans, parce qu'il y en a peu qui méritent le tems qu'on y employe.

Ma fureur la plus grande étoit de chanter, danser, & jouer du violon ; mais comme ma maladie m'en ôtoit la faculté, je me renfermai tout entier dans la lecture.

A mesure que je croissois, mon pere me faisoit faire des habits très-propres, comme si il eût pré-

vû que, quand on y penseroit le moins, je guérirois comme par miracle.

Un Dimanche, on m'apporta un habit tout neuf, qui me fit grand plaisir à voir. La Servante, qui étoit une jeune fille d'environ vingt ans, prît plus de soin ce jour là à me parer qu'à l'ordinaire, & j'y prenois aussi plus de goût. Dès que je fûs habillé, mon pere, par galanterie, me mît sa bourse dans un de mes goufflets, sa montre dans l'autre, son épée à mon côté, & s'en alla rendre visite à un voisin.

A peine fut-il sorti, que *Clairette*, c'est le nom de notre Servante, vint folâtrer autour de moi, me disant mille folies que j'entendois sans pouvoir répondre. Tout-à-coup, il lui prit fantaisie de me chatouiller, & aussitôt j'eus un plaisir si grand, que

le ſang circula dans toutes mes veines, avec tant de rapidité que je me ſentis guéri.

J'eus aſſés de prudence pour ne pas faire éclater ma joye aux yeux de *Clairette*, parce que je craignis qu'elle ne s'oppoſât à mes deſſeins. Comme à la Campagne on eſt moins ſoupçonneux qu'à Paris, elle entendit ſonner une meſſe, & elle ſortit pour y aller, me laiſſant le maître de la maiſon, ſans fermer les portes autrement qu'au loquet.

Auſſi-tôt que je me vîs ſeul, je me levai de mon fauteuil, & je me promenai à grands pas dans la chambre. Pénétré de réconnoiſſance de la faveur que je venois d'obtenir du Ciel, je me jettai à genoux, & je rendis mille graces à Dieu de ſes bontés.

Orça, me dis-je à moi-même, il faut que j'aille quelque part en

pélerinage, afin de mieux rémercier l'Auteur de mon Etre d'avoir eu pitié de ma triste situation. Où irai-je, continuai-je ? à Jérusalem ? à Notre-Dame des Vertus? à Saint Jacques-de-Compostelle ? à Sainte Génévieve-de-Nanterre ? Non, m'écriai-je, c'est à Rome où mon bon Ange m'inspire de porter mes pas. Là je confesserai mes péchés au Prince de l'Eglise, & mon Voyage sera méritoire.

A l'instant je sortis de la maison, quoique tout tremblant d'être arrêté, mais sans nul obstacle, je gagnai la Campagne, par le chemin qui mene de Vitri à Paris.

A peine eus-je fait cinquante pas, que je fus étonné de l'immense terrain que je découvrois. Un jeune homme, qui n'avoit jamais vû que sa chambre, devoit être extrêmement surpris de voir

des bleds, des vignes, des arbres, des moulins à vent, & tant d'autres choſes que la Campagne offre à chaque minute.

Cependant je me raſſurai, mes lectures, que je me rapellai, me calmerent totalement, & je continuai ma route pour Rome. Je fus quelques momens tenté de demander mon chemin, pour cette ancienne maîtreſſe du monde, mais je me ſouvins d'avoir lû, *que tous chemins vont à Rome* & je marchai vers Paris, en toute confiance : il faiſoit très-beau, le ſoleil commençoit à ſe faire ſentir vivement ; car c'étoit vers la fin de Mai, ſi bien que je goûtois un plaiſir tout neuf. Une mouche, un haneton, un moineau, me cauſoient de l'admiration.

La premiere figure humaine, que je rencontrai fût un pauvre, qui me demanda l'aumone : com-

me j'ignorois ce qu'il vouloit, je ne lui donnai rien, & je m'en éloignai, en le régardant comme un Etre ſingulier, qui m'étoit inconnu.

A quelques pas de là, je trouvai une charette couverte, où il y avoit une quinzaine de perſonnes : je me rangeai pour laiſſer paſſer ce phénomene extraordinaire pour moi. Mes yeux ne ſuffiſoient pas pour examiner cette charette, & j'entendis ſortir de cette voiture, une voix rauque, qui s'adreſſoit à moi, & me traitoit inhumainement de benêt. Mon parti fut bientôt pris, ce fut celui de rire.

Je reſtai ſur le bord du chemin, pendant près d'un quart d'heure, à examiner les roües, les chevaux & le charetier, ne pouvant pas concevoir comment deux animaux pouvoient en traîner tant d'autres.

Quand j'eus presque perdu cette charette de vûe, je repris ma route ; & peu de tems après j'apperçus un carosse, qui venoit à moi : il étoit attellé de six beaux chevaux, quatre grands laquais derriere avec des plumets & des habits d'une livrée très-riche : le Postillon & le Cocher, annonçoient par leur fierté, celle des personnes qui rempliſſoient le carosse : j'ouvris les yeux très-grands pour les bien voir, mais il rouloit avec tant de viteſſe, que je ne fis que les appercevoir. Nouvelles réflexions sur ce nouveau Phénomene. J'admirois l'induſtrie des hommes d'avoir imaginé des voitures si gracieuſes & si commodes. Je me rappellai, dans le moment, la fable de *Salmonée*, qui fit bâtir un pont d'Airain, sur lequel il faiſoit rouler son Char, avec grand bruit, pour faire croire au Peuple

que c'étoit celui de son tonnerre. Cette idée pensa me faire imaginer que j'étois déjà en *Enfer*. Cependant tout ignorant que je pouvois être, je me mis dans la tête que je me trompois.

Mon pere ne pouvoit souffrir chés lui, ni chiens, ni chats, ni oiseaux, non pas qu'il ne les aimât, mais c'est qu'il s'y attachoit trop, & lorsqu'ils mouroient, ou qu'il leur arrivoit quelqu'accident, il en étoit aussi touché que si le mal lui fut arrivé à lui-même, & pour éviter cette sensibilité, il les avoit exclus de sa maison.

Je marchois toûjours, songeant à la figure extraordinaire du carosse que je venois de voir, lorsqu'un petit chien noir me joignit & me caressa en aboyant d'un ton flateur. Comme c'étoit le premier chien que je me souvenois d'avoir

d'avoir vû, je sentis quelque émotion de crainte : e reculai, sans le perdre de vûe, & plus je reculois, plus le chien avançoit, en apant. Je craignis quelque trahison de sa part : e ramassai une pierre, & je fis semblant de la lui eter : aussitôt il prit le parti de fuir du côté de *Vitri*, & il ne revint plus. Ce petit animal commençoit à m'intéresser, & je me reprochai de ne l'avoir pas traité avec plus de bonté. Un homme doit avoir un mauvais cœur, quand il peut faire du mal à une bête.

Je fis encore environ cent pas, ans rien rencontrer. Mais comme c'étoit la premiere fois que je marchois, je me sentis de la foiblesse dans les jambes, ce qui m'obligea de m'asseoir sous un arbre pour me reposer. Dans le moment je vis venir, du côté de

Paris, deux hommes, à cheval, qui alloient au galop; je crûs, que j'étois perdu, m'imaginant que j'étois dans le Pays des *Centaures* Je me levai pour fuir, mais ils passerent devant moi, sans faire grande attention à ma personne. Cela me rassura, & je continuai à marcher en faisant diverses reflexions sur les deux Monstres que je croyois avoir vû.

Je fus joint par une jeune Laitiere, qui conduisoit une Bourique. Cet animal me parut d'une figure singuliere. La jeune fille chantoit assés joliment, & comme sa chanson étoit de mon goût, je doublai le pas pour n'en rien perdre, la voici.

LE MAY.

VAUDEVILLE.

LE premier jour de Mai, Colette,
Assise sous un tendre ormeau,
Gardant avec soin son troupeau,
S'écrioit d'une ardeur parfaite :
Accours, Colin, viens, d'un air gai,
A ma porte planter le May.

Colin, qu'un feu naissant consume,
Quitte le hameau du matin ;
Colette l'apperçoit soudain,
Et sa passion se rallume :
Accours, Colin, viens d'un air gai,
A ma porte planter le Mai.

Colin, en arrivant l'embrasse,
Et lui fait présent d'un bouquet :
Mon cœur, dit-elle, est satisfait,
Mon cher Amant, je te rends grace ;

C'eſt tout comme ſi d'un air gai
A ma porte on plantoit le Mai.

Colin enhardi par Colette,
Lui dérobe un tendre baiſer :
Va, va, pourquoi tant biaiſer,
Lui dit galamment la folette :
Il faut, croi moi, mais d'un air gai,
A ma porte planter le Mai.

J'ignore le talent de plaire,
Répondit Colin auſſi-tôt ;
A ton âge il faut être ſot
Pour ne pas connoître Cythere ;
Tu dois, Colin, mais d'un air gai,
A ma porte planter le Mai.

Colin répondit, c'eſt mon envie,
Non, rien ne peut tant me flater.
Elle auſſi-tôt, ſans héſiter,
De bannir ſa mélancolie ;
Tu vas, cher Colin, d'un air gai
m t porte planter le Mai.

Colin, pour contenter Colette,
Se met en devoir de l'aimer ;
Qu'en vous tout ſçait bien me charmer ;
Ah ! que mon ame eſt ſatisfaite !
Je vous embraſſe, & d'un air gai,
Chez vous mon cœur plante le Mai.

Adieu cher Colin, lui dit-elle ;
Je ſuis contente de tes feux.
Moi, répond-t-il, je ſuis heureux
D'aimer une fille auſſi belle ;
J'aurai ſouvent ſoin, d'un air gai,
De planter à ta porte un Mai.

La façon comique dont cette fille chantoit, & le ſel qu'elle donnoit à la chanſon, me firent beaucoup de plaiſir. Auſſi-tôt qu'elle eût fini, je ralentis ma marche pour m'aſſeoir de nouveau. Quoique je n'euſſe encore guere fait qu'une lieue, j'étois ſi

fatigué que je m'endormis, & je ne fus réveillé que par le bruit que firent trois Payſans, qui paſſérent auprès de moi.

Je me ſentis de l'appetit, & ſur tout une ſoif ardente. ces béſoins imprévus m'obligerent à faire des reflexions. J'ai lû, di-je èn moi même que les vo ages coutoient beaucoup. Là deſſus je fouillai dans mes pochespourvoir ſi j'avois de l'argent, je trouvai une bourſe dans laquelle il y avoit douze louis. e ſentis une joie extrême à la vue de ce ſecours. Je tirai ma montre, qui m'indiqua qu'il etoit dix heures.

Je me remis à marcher dans le deſſein d'entrer dans la prémiere Hôtellerie que je rencontrerois. Je ne fus pas long-tems ſans apercevoir quelques Maiſons; je conjecturai que je pou-

rois m'y rafraîchir, & prendre quelque repos, avant d'entrer dans Rome, que je m'imaginois voir dans un éloignement flateur que Paris m'offroit.

Comme je m'éforçois de gagner les maisons que j'apercevois sur ma gauche, je fus, tout à coup, arrêté par une chaîne de petits animaux, qui traversoient le chemin; c'étoient des fourmis. Je fus curieux de suivre les traces de ces insectes, dont j'avois tant lû de belles choses dans divers Auteurs, sur tout dans le Spectacle de la nature de Monsieur *Pluche*, Ouvrage qui a reçû des Eloges de tous les Sçavans de l'Europe. Voici comme il s'exprime, Tome premier, 8. Edition, Paris 1741 page 215. „ Les „ Fourmis font un petit Peuple „ réuni, comme les Abeilles, en

„un corps de république; elles ont „ une espece de Ville plus lon- „ gue que large, & partagée en „ differentes rues, qui aboutis- „ sent à differens magasins. Leur „ grande passion, dit-on, après „ les sucreries, est d'amasser du „ bled & d'autres graines qui sont „ de garde; & de peur que ce „ bled ne germe à l'humidité, „ dans leurs cellules souterraines, „ on assure qu'elles en rongent le „ germe, qui est à la pointe du „ grain. „

Sur cet exposé, je m'attendois à voir quelque chose de merveilleux. Je suivis les Fourmis, qui, en effet charioient des vivres. J'eus bien-tôt trouvé la fourmilliere, qui avoit la forme que j'avois vue dépeinte dans plusieurs Naturalistes; je comptois y trouver des choses admirables,

des Chambres, des Salles, & des Appartemens distribués, comme par le plus habile de nos Architectes; mais je ne trouvai que des Fourmis, qui cherchoient rétablir ce que ma main imprudente avoit pour ainsi-dire détruit. Ce trait seul me fit connoître que l'homme embellit tout ce qui sort de ses mains, même aux dépens de la vérité.

En quittant ma Fourmilliere, qui venoit de me prouver l'ignorance de ceux qui avoient écrit sur cette matiere, je fixai mes yeux sur des roues isolées, qui occupoient la plus grande partie du terrain de ma droite s'il n'y en avoit eu qu'une, j'aurois bonnement crû que c'étoit celle *d'Ixion*, mais je me restraignis à penser que n'y connoissois rien: cependant chaque roue désignoit une Carriere.

Sur ma droite, dans l'éloignement, je vis plusieurs corps de Bâtimens qui me paroissoient des tours, c'étoit V*incennes*, qui est un Château très ancien, bâti par plusieurs de nos Rois, à commencer par Charles V. à son avenement à la Couronne. LOUIS *le bien aimé*, y a fait quelque séjour.

Je me trouvai bien-tôt vis-à-vis les Maisons où je m'étois flaté de pouvoir me rafraîchir, mais comme je ne vis ni Enseigne, ni Porte ouverte, je passai mon chemin; & je n'eus qu'à peine fait cent pas que je vis la Barriere des Gobelins: je m'avançai vers cette Barriere, avec plus de timidité que d'assurance, & je fus encore effrayé en la passant, par l'attention extrême qu'avoient des hommes de fort mauvaise mine, qui sembloient garder ce passage: ils me

regarderent des pieds à la tête, & plus d'une fois, je crûs qu'ils alloient me fouiller : je pensois assés juste, car ces hommes là étoient des Commis de Barriere, qui ne font grace qu'à ceux qui ont assés de bonheur pour leur en imposer.

Lorsque j'eus passé cette Barriere redoutable, je trouvai sur ma gauche, un Bâtiment qui m'intéressa : il y avoit sur la principale Porte cette inscription : *Manufacture Royale des Ouvrages de la Couronne.* Si j'avois été un peu plus aguerri, j'eusse entré dans cet Hôtel magnifique, & j'aurois demandé à voir les Beaux Ouvrages qui s'y font, sous la conduite des plus habiles Peintres & Dessinateurs de l'Europe : j'aurois apris qu'un nommé Gobelin, Teinturier de Rheims,

vint s'établir dans cet endroit, sous le Regne de *François Premier*; mais un Voyageur comme moi, ne peut être d'une grande utilité, pour ceux qui veulent s'éclaircir de plusieurs traits Historiques; il n'a tout au plus, que le plaisir de babiller, ou de dire naivement ce qu'il a vû; & l'esprit François est actuellement monté de telle maniere, qu'il ne trouve rien de beau, que ce qui s'éloigne plus du vrai, & même du vrai-semblable.

Au coin de la premiere rue, je lûs: *Rue Moufftetard*; cela me parut commode pour les Voyageurs, & j'ai appris depuis que l'on a cette obligation à Monsieur *Herault*, Lieutenant de Police, très estimé, qui en 1718, fit mettre des écriteaux au coin de chaque rue. Je suis surpris du peu de

goût

goût de ceux qui ont été proposés pour cela, & le peu de régularité avec laquelle les noms des rues sont écrits, font connoître à l'univers, que le Fameux Moliere avoit raison d'exposer dans une de ses Comédies, qu'il falloit établir un Correcteur des Enseignes & Ecriteaux dans Paris.

Quoiquecette partie de la plus célébre Ville du monde, par où j'y entrai, soit ce qu'elle a de moins flateur à voir, j'étois comme extasié, soit de la beauté des maisons, des diverses enseignes, de la differente qualité des personnes qui rempliſſent les rues sans qu'il s'y commette la moindre incivilité, à l'égard de quique ce soit. Je ressemblois, à quelque chose près, au *Siamois* de *Dufresni*, qu'il fait tomber dans Paris comme des nues.

En passant devant S. *Medard*,

la premiere Eglise que j'eusse remarquée, je sentis une envie secrete d'y entrer. Je me laissai guider à mon mouvement.

Je fus pénétré de respect en entrant dans ce Saint lieu : mon cœur me dit que je devois me jetter à genoux, & y adorer l'Auteur de mon être & de ma guérison miraculeuse. L'Eglise étoit pleine d'un peuple infini, prosterné devant l'Eternel ; on chantoit la Grande Messe .... Quel fut mon subit étonnement d'entendre au-dessus de ma tête un bruit surprenant, & en même tems harmonieux ; je pensai mourir de frayeur, ne pouvant pas m'imaginer ce qui frapoit mon oreille avec tant de bruit, & un bruit si gracieux. On conçoit bien que c'étoit les Orgues que l'on touchoit, & assurément qui conque ne les a jamais entendues peut marquer de la surprise.

Je ne reſtai pas longtems dans cette Egliſe. J'en ſortis pour me raffraîchir : mais je ne ſçavois comment m'y prendre pour avoir du ſoulagement. Je vis une boutique ouverte, qui étoit celle d'un Marchand de Vin, je me haſardai d'y demander à boire & à manger : On me répondit qu'il étoit trop tôt, & que le *Commiſſaire* n'étoit pas encore paſſé.

Là-deſſus, je marchai quelques minutes, & à peine eus-je atteint la rue *Berdet*, que je trouvai un Cabaret de belle aparence, qui a pour enſeigne *la belle Image*. Je ne trouvai dans ce lieu qu'un petit garçon, qui, ſans attendre que je lui euſſe demandé quelque choſe, me dit de monter, j'obéis, & au deuxiéme étage je trouvai un homme fort poli, qui me dit d'entrer dans le jardin, ou de monter plus haut, je montai en

core deux étages. Je fus étonné de decouvrir delà une partie de Paris. On ne tarda pas à m'aporter du vin, de l'eau, & un peu de pain : je reçus tout cela très-civilement, & on me laiſſa ſeul.

Je dis alors en moi-même, voilà ſans doute une portion, & il faut que je la conſomme. Je commençai par boire l'eau, manger une partie du pain, & enſuite je goûtai le vin, qui étoit pour moi une liqueur toute nouvelle néanmoins elle ne me rebuta point, & je trouvai qu'elle me donnoit des forces, en me flatant agréablement J'ai depuis fait la chanſon ſuivante ſur ce ſujet.

CHANSON

Lucas, goûtant pour la premiere fois
Le jus délicieux qui ſort de la bouteille,
S'écria, tranſporté d'une ardeur ſans pareille,

Je ſuis plus heureux que les Rois.
Coule bon vin, coule ſans ceſſe,
Le doux plaiſir coule avec toi :
Le vin fait régner l'allégreſſe,
Et je régne lorſque je bois.

En buvant le ſecond verre de vin, j'aperçus ſous une table, vis-à-vis de moi, un cahier de papier écrit. J'allai le ramaſſer, & j'y lûs ce qui ſuit.

LES EFFETS DE LA NATURE,

ESSAI DE CONTE.

Par *feu Monsieur De la Fontaine*,

Auquel on a joint quelques piéces galantes, dans divers genres, qui n'ont jamais paru.

AVIS AU LECTEUR.

„ QUoique tous les Ouvra-
„ ges des Grands Hommes
„ ne soient pas parfaits, dans ceux
„ qu'ils regardent, eux-mêmes,
„ comme indignes de leur apar-
„ tenir, on trouve cependant
„ tou ours de ces traits brillans qui
„ les caracterisent.

„ Le Conte qu'on va lire est le

„ premier que le fameux *la Fon-*
„ *taine* ait rimé. Je le tiens d'un
„ fort honnête homme qui avoit
„ eu des liaisons intimes avec
„ lui, mais je tais son nom, par
„ respect pour sa famille, qui
„ tient un rang considérable
„ dans l'Eglise & dans la robe.
„ Je me flatte que le Lecteur
„ me sçaura quelque gré de faire
„ voir la lumiere à une piece qui
„ pourra l'instruire en l'amu-
„ sant.

ESSAI DE CONTE.

QUel est l'Epoux exempt de cocuage?
Il n'en est point, ou très-peu, je le gage,
Ainsi tranchons des discours superflus.

Quoique l'on ait une femme fort
sage,
Par elle on se voit mis au rang des
fronts cornus.
La chair sur la sagesse eut toujours
le dessus.

Dans un canton de la Champagne
Etoit un jeune Gars, habitant de cam-
pagne.
Un Champenois ou cruche, on dit
que c'est tout un.
Celui-ci du pays étoit tout le plus
bête,
Jamais marque d'esprit ne sortit de
sa tête ;
Mais de tout l'Univers c'étoit le plus
beau brun.

A peine notre aimable rustre
Entroit sur son cinquiéme lustre ;
Qu'il éprouva des mouvemens d'a-
mour,
Qu'il prit pour une maladie,
Qui pourroit lui coûter la vie ;
Il ne dormoit ni nuit ni jour.
Il se met dans la fantaisie
De consulter un Medecin

Sur son douloureux mal, que mainte belle Dame
Auroit voulu guérir du meilleur de son ame.

Il prend son essor un matin,
Il va chez un Docteur, & lui conte sa peine.
Pargué, Monsieur, dit-il, daignés me secourir,
J'ai certain mal qu'il vous faut me guérir,
Mal pis cent fois que la fievre quartaine,
Et dont je tremblons de mourir.

Donnez-moi votre pouls... grande est la maladie.
Morgué, ce n'est pas là, mon bras n'a point de mal;
Mais j'ons dans cet endroit un çartain animal
Qui me fait enrager ma vie;
Il s'anime avec tant d'ardeur
Qu'il me fait à moi-même peur,
Tenais, guarilés-moi cela, je vous en prie.

Le Médecin, riant, luidit : eh bien,
Je vous guerirai cette enflure ;
Mais payés moi, sinon je ne commence rien.

Combien vous faut il d'avanture,
Car je n'ons pas un grand moien?
Dix écus ; je ne puis pas à moins, je vous jure,
Peut-être encore y mettrai-je du mien

Notre Monsieur, prendrez-vous bien,
Pour vous nantir ces quatre écus à compte :
Donnez ; mais dès demain apportés le reſtant.
Il mouille dans l'eau froide un grand linge à l'inſtant,
Dont il couvre le mal, & l'enflure fut prompte
A déguerpir Que vous êtes ſçavant,
S'ecria le pauvre ignorant !
Grand Médecin, Dieu vous béniſſe!
Vartigué l'excellent onguent !
Allez, mon bon ami, le Seigneur vous guériſſe,

Venez encor demain qu'on vous en
fasse autant,
Sur-tout n'oubliés pas le reste de l'argent.

Le Médecin, le cœur plein d'aise,
Courut conter à sa moitié
L'innocence du pauvre Blaise,
Pas un mot ne fut oublié.
L'Hypocrate pour elle avoit de l'amitié,
Même jusqu'à la jalousie,
Mal qu'à l'hymen on voit toujours lié,
Lorsque l'on a femme jolie.

La Belle avoit été sage toute sa vie,
De nul amant jamais elle n'eut de pitié;
Mais il lui vint en fantaisie
De guérir du beau gars la tendre maladie.

On eut vû notre Médecin
S'en aller trouver maint voisin,
Et de conter à tous l'histoire de l'enflure,
Et la crouslilleuse façon
De sa subite guérison;
Il fut bien ri de l'avanture.

La femme cependant rouloit dans
son esprit
Du garçon la grande innocence,
Et de son mal la corpulence.
Voici ce que la Dame fit,
Pour en avoir la jouissance.

Le soir, son époux de retour,
Elle lui dit: mon cher amour,
Pour un malade d'importance,
On est venu tantôt implorer ta
science;
Cours y demain d'abord qu'il sera
jour;
On te promet très-ample récom-
pense.
Elle lui dit des noms en l'air,
Et mit à bien grande distance
L'endroit où le mari ne manqueroit
d'aller.
Pas n'y faudroit, ma bonne, ma
chere ame,
Quoique ce soit bien loin d'ici;
Mais si notre nigaut alloit venir aussi,
Qu'y ferois-tu, petite femme?
Allez, mon poulet de mari,
Sur moi j'en prends tout le souci.

Le

Le Dieu qui répand la lumiere,
A peine commençoit sa brillante
carriere,
Que voilà notre Médecin,
Bien botté, la bride à la main,
Qui, sur sa jument pouliniere,
Enfile au trot le grand chemin.

Sitôt qu'il fût parti, notre amoureuse Dame
Sortit du lit toute de flamme,
Mit aussi-tôt du linge blanc;
La propreté sied beaucoup à la femme.
Dès qu'elle fut coeffée arrive le Manant.
La Belle tressaillit de joie en le voïant.

Serviteur, lui dit-il, Madame,
Je voudrions parler au Médecin,
Qui me medecinit si bien hier au matin.
La Dame qui sentoit tout Paphos dans son ame,
Trouva ce rustre jouvenceau
Mille fois encore plus beau
Que n'étoit la belle peinture

Dont son époux lui fit le dangereux
tableau ;
J'entends pour lui, non pour la créature.
Elle fit faire au gars le récit de nouveau
De son épouventable enflure.
Il le lui fit, Dieu sçait comment,
Sans garder nulle modestie.
La Belle à son discours brûloit d'un
feu charmant.
Que je plains votre maladie,
Dit elle au Gars, le flatant doucement,
Je vous aime, & je veux vous guérir
promptement.

Là-dessus, on eût vû la belle
Le conduire dans sa ruelle ;
Et là, sans aucun compliment,
Elle l'embrasse tendrement ;
Elle caresse son enflure,
Qui grossissoit même à mesure
Qu'elle y touchoit légerement.

Bornons ici cette peinture,
Il faut garder en tout quelque ménagement.

Notre Ruſtre n'eut pas, ſur ſi douce
monture,
Fait trois voyages ſeulement
Qu'il ſentit du ſoulagement.

Quand Madame fut ſatisfaite...?
Que dis-je ſatisfaite ? En a-t'on ſa-
tisfait ?
Quand le Gars ne pût plus fournir
aucune traite,
Elle le renyova, le priant du ſecret :
Mais en a-t-on dans l'amoureux
miſtere ?
On riſque tout plutôt que de ſe
taire ;
Même j'en connois ſur ce point,
Qui diſent bien ſouvent ce qu'ils ne
ſçavent point.
Le Gars s'en allant plein de joye,
Rencontra dans ſa même voye,
Le Médecin fort en couroux
De n'avoir pas trouvé ſa proye ;
Il n'avoit pas tort, entre-nous.

Monſieur, dit le Payſan, je reviens
de chez vous.
Où votre femme, ſur ma vie,
A d'un remede des plus doux,

Mis bon ordre à ma maladie.
Je penſons bien que de longtems
Je n'aurons pas beſoin de vos vilains
ouguents.
Votre femme a penſé nous faire
mourir d'aiſe,
Quatre ou cinq fois; alle eſt, morgué,
toute amiquié.
De dépit le Cornard alloit aſſommer
Blaiſe,
Mais le gaillard leva le pié.

Que d'hommes ſont cocus d'un ruſ-
tre, d'un Nicaiſe;
Mais qu'importe de qui, dès le mo-
ment qu'on l'eſt?
Au courage encor je n'ai point d'in-
térêt;
Que j'y vienne, voici ma theſe:
Que le ſot en murmure, & le ſage
ſe taiſe.

Le Médecin de retour au logis
Fit, dit-on, d'effroyables bruits.
Les voiſins ſçurent l'avanture,
Et maint conte fut fait au ſujet de
l'endure.

Vous qui tremblez pour votre front,
Maris jaloux, cessez de tourmenter
vos ames :
Que vous importe tant que l'on aime
vos femmes ?
Un mal commun n'est pas affront.

LE BIJOU DISCRET.

DU beau Sexe admirons la gentille
fabrique ;
Il promene en tous lieux une aimable
boutique ;
Et pour ne pas laisser le genre hu-
main oisif,
La nature a formé ce bijou portatif
Pour la commodité publique.

LE MAY.

RONDEAU.

A Votre porte, Iris, j'avois dessein
Le premier jour de Mai, de grand matin,
D'aller planter un arbre de verdure,
Où j'avois mis, pour surcroit de parure,
Maint beau ruban bleu, rose & gris de lin.
Je suis en bute à des malheurs sans fin.
Je fus privé du plus charmant destin,
Par une étrange & fâcheuse avanture,
A votre porte.
Près de l'hôtel qui vous loge en son sein,
Chargé d'un may, j'allois assez bon train :
Par-tout regnoit encor la nuit obscure:
Dans un grand tas & de boue & d'ordure,
Je tombe, pouf... Dieux ! que j'eus de chagrin
A votre porte !

LE TESTAMENT,

CONTE.

UN vieil avare en son lit se mouroit,
Un Jean Chouart au trépas l'exhortoit.
Courage, ami, lui crioit le Saint Prêtre,
En l'autre monde allez bien-tôt paroître,
Songez à vous en ce dernier moment ;
Ferez-vous pas un mot de Testament ?
Je le veux bien, puisqu'il faut que je meure,
Dit le mourant, en poussant un soupir.
Que j'aime à voir en vous ce bon désir :
Dit le Curé : Peut-être avant une heure
Quitterez-vous ce terrestre séjour,
Pour toujours vivre en la céleste Cour:
Voulez-vous bien qu'on mande le Notaire ?
Lors le malade, ah ! je n'en ai que faire,

Entre vos mains je vais laiſſer le tout.
Le Confeſſeur le voyant dans ce goût,
Tout tranſporté, lui dit : Dans notre Egliſe
Je prétens bien que pour vous on y diſe
Maint OREMUS. L'homme perdant la voix,
Dit au Paſteur, qui ſuoit comme trois :
Je ſuis fâché de vous voir hors d'haleine...
Ciel !... Je vous donne... ami, bien de la peine..
Deux ou trois fois *je donne* il répeta,
Puis ſans teſter, l'Avare trépaſſa.

LA NAIVE.

COmment donc, petite filette,
Diſoit Nanon a la jeune Catin,
Je ſoupçonne quelque amourette,
Ma fille, entre vous & Colin :
Ne retournez plus ſur l'herbette,
Avec lui prendre le ſerein.
Vraiment, répondit l'innocente,

Maman, pour qui me prenez-vous ?
A mon âge je suis prudente ;
D'ailleurs je crains votre courroux,
Je suis aussi fine que sage,
Et veux vivre en fille de bien ;
Craignez peu que Colin prenne mon pucelage ;
Comment le pourroit-il ? il m'a donné le sien.

LE SERMON,
CONTE.

DANS le monde chacun joue son personnage.
L'un est fort sérieux, & l'autre est très bruyant,
L'un a beaucoup d'esprit, l'autre est un ignorant.
Enfin chacun a son partage,
Et la Nature en nous formant,
Nous fit part à son gré de son ample héritage.
Le Curé d'un certain Village,
Qui n'avoit pas d'esprit infiniment,

Mais qui se croyoit assez sage,
En prêchant fit un jour cet avertissement :
Peres, meres, parens, vous perdez vos familles,
Sur-tout vous, qui chargez du soin de jeunes filles ;
Car j'en vis l'autre soir, à qui de grands garçons
Entonnoient de sales chansons ;
D'autres hausser par leurs guenilles,
Des tendrons sur de hauts pomiers,
Et puis les secouer comme des Grenadiers.
O quel siecle est celui, chers enfans, où nous sommes,
De voir qu'ainsi se perdent tous les hommes !
Dites à vos garçons, trop *ignorantibus*.
Que ce n'est point au sexe de Venus
Aux arbres de grimper, pour y cueillir des pommes ;
Il doit rester à bas, les Gars monter dessus.

LE CROCHETEUR.

UNE Nymphe, jeune & gentille,
Par un matin déménageoit ;
Pour ſon petit meuble de fille
Grande voiture il ne falloit,
Un ſeul Crocheteur ſuffiſoit.
Au Carefour, elle prit Blaiſe,
Garçon robuſte & des mieux faits ;
Il mit le lit ſur ſes crochets,
Puis à chaque corne une chaiſe,
Pris la bergame ſous un bras,
Sous l'autre la nape & les draps ;
Et ſe ſentant encore à l'aiſe,
De la main droite il prit le ſceau,
De la gauche le pot à l'eau :
Lors allongeant, ne vous déplaiſe,
Ce qu'on ne dira pas ici,
Parbleu, dit-il, prenez ceci,
Mademoiſelle, & grimpez-y,
Auſſi bien je n'ai pas voiture,
Et ſans croter votre chauſſure,
Je vais vous emporter auſſi.

LE FOU,

CHANSON, sur l'AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

NOtre voisin est fort bon drôle,
Jamais l'orgueil ne le séduit :
Epris de Philis, de Nicole,
Il est fou le jour & la nuit.

Son humeur plaisante & feconde
A sçû lui donner du crédit :
Cheri des Dames du grand monde,
Il est fou le jour & la nuit.

Charmé de la liqueur divine,
Plus il boit, plus il a d'esprit :
Bûvant avec mainte voisine,
Il est fou le jour & la nuit.

Ah ! jamais célébrons la gloire
D'un homme d'un tel acabit,
Près des belles qui sçavent boire,
Il est fou le jour & la nuit.

RONDEAU

RONDEAU.

Sur une Chemiſe donnée à l'Auteur.

VOtre chemiſe, adorable Manette,
Pourroit entrer en royale couchette ;
Tout en eſt fin, & tout en eſt galant :
A-t'on jamais fait un plus beau préſent
Depuis le jour que regne la fleurette ?
Pour m'enyvrer d'une douceur parfaite,
Pour que de moi vous ſoyez ſatisfaite,
J'aurai grand ſoin de mettre fort ſouvent
Votre chemiſe.
Vous me donnez une preuve complette
Que c'eſt mon cœur que le vôtre ſouhaite,
Il eſt à vous plein de flamme & conſtant :
Mais de mon ſort que je ſerai content,
Si vous ſouffrez qu'une fois je vous mette
Votre chemiſe !

ÉPIGRAMME.

Frere Felix en un secret dortoir,
Contoit fleurette à la Sœur Dorothée,
Et la Nonain, loin d'en être irritée,
Par maint soupir lui donnoit del'espoir.
Le Moine alors, levant certain moucheir,
Fit en amour la station premiere,
Pour aussi-tôt commencer la derniere;
Mais la Nonain lui dit: Frere Felix,
Y pensez-vous? de Dieu seront maudits.
Ne craignez rien; pour nous sauver, ma chere,
Prenez, voici la clef du Paradis.

LE TEMPLE AMBULANT.

Des vrais plaisirs j'ai vû le Temple
Que l'amour a rendu vivant;
Dans son ouvrage il se contemple,
Et s'y loge même souvent.

Deux belles colonnes d'yvoire
Soutiennent tout le bâtiment ;
Deux Soleils, symboles de gloire,
En font le plus bel ornement.

Une ouverture gracieuſe,
Dont les perles font la beauté ;
Par une voix mélodieuſe,
Nous démontre la volupté.

Deux globes de lys & de roſe
Décorent ce Temple charmant ;
L'Amour quelquefois s'y repoſe
Pour le triomphe de l'Amant.

Pour parvenir juſqu'à l'enceinte,
Que de plaiſirs à ſurmonter !
Les ſermens, les baiſers, la plainte,
Tout à de quoi nous enchanter.

Quand à ce lieu chéri l'on touche,
L'homme eſt tout flamme, tout déſir,
Et ne ſe ſert plus de ſa bouche
Que pour expirer de plaiſir.

LA SAGE-FEMME DES CORDELIERS.

CONTE.

PEre Foubert à la jeune Alison,
Qu'il confessoit, un jour fit un poupon.
Les Cordeliers, de même que les Carmes,
Au jeu d'amour sont de braves Gendarmes;
Informez-vous à de jeunes Nonains
Si je dis vrai. L'aimable pénitente
Vivoit tranquille avec certaine Tante,
Qui, chaque jour, courroit manger les Saints;
Il n'étoit point d'Indulgence pleniere
Qu'elle n'alla gagner la fin premiere.
Lorsque la Tante à l'Eglise prioit,
Le Cordelier la Niéce visitoit;
Et le Caffard, visitant la fillette,
Ne se bornoit à lui conter fleurette,

Mais bel & bien le drôle alloit au fait,
Et pour beaucoup n'étoit pas satisfait.
Pres de six mois dura le stratagême,
Que le tendron aimoit à la fureur,
Eh, pourquoi non? Fille à son Confesseur
Doit obéir; c'est une loi suprême,
Pere Foubert du moins le lui disoit,
Et de bon cœur la belle obéissoit.
Alison tant obéit au bon pere
Que son jupon bouffa journellement.
Les biens goûtés dans les bras d'un Amant,
Quand on se voit sur le point d'être mere,
Tôt sont changés en peine très-amere;
Sans quelque ennui l'on n'est pas un moment.
Cela vous dit, gentilles chérubines,
Qu'on ne voit point de roses sans épines.
Le bien d'aimer est un plaisir très-doux,
Mais un poison est caché là-dessous.
Dès qu'Alison connut sa destinee,
Vous eussiez vû la pauvre infortunée
Se déchirer, ni manger, ni dormir;

Pleurer étoit ſon unique plaiſir.
Elle pleura tant, qu'à la fin la Tante
S'en apperçût. Qu'avez-vous, mon enfant,
Demanda-t'elle à la jeune innocente?
Elle répond, mais comment? En pleurant.
A tel diſcours, la vieille embarraſſée,
De la tâter il lui vient en penſée,
Se doutant bien, la voyant fondre en pleurs,
Sans dire un mot, qu'elle étoit ſa détreſſe.
Un Jardinier doit ſe connoître en fleurs,
La Tante auſſi jugea bien de ſa Niéce.
Elle lui fait ôter ſon cotillon,
Et décemment trouſſer ſon blanc jupon,
Puis lui leva ſa blanchette chemiſe
Qui, par-devant, n'étoit rouge, ni griſe.
Lors ſur ſon ventre, auſſi blanc que ſatin,
Tout doucement elle paſſa la main.
Par cet eſſai, la jugeant des plus nettes,
Sur ſon long nez elle met ſes lunettes,

Pour visiter l'agréable séjour,
Où les beautés logent le tendre amour.
Que vois-je ici ? Heurla la créature,
Qui vous a fait si gentille ouverture ?
Mais Alison, alors pleura des mieux,
Et submergea de larmes ses beaux yeux.
Tout de nouveau, la bonne & triste Tante
Tâte le ventre à la belle pleurante ;
Et tâtonnant, elle sent sous sa main,
Sauter quelqu'un. Quel est votre destin !
Vous êtes grosse ! Ah vous êtes perdue !
Autant vaudroit que vous fussiez pendue ;
Tout votre honneur par ce trait est flétri....
Mais qui vous a donc servi de mari ?
Dépêchez-vous vîte de m'en instruire.
La pauvre enfant, qui sanglote & soupire,
Fut un quart d'heure à chercher chaque mot.
En pareil cas aussi l'on est bien sot.
Pere Foubert vient pendant votre absence

Me visiter . . . Quelle est votre impudence,
Lui dit la vieille ? Il est homme de bien,
Confesseur vôtre, & qui plus est le mien,
Et qui jamais ne fut homme à rien faire
Contre les loix du sacré caractere.
Si vrai pourtant est-ce que je vous dis,
Que de mille ans mon ame en Paradis
Ne puisse aller, si je fais un mensonge.
En quel chagrin cette affaire me plonge !
Si c'est bien lui, courez dès cet instant,
Aux Cordeliers, sonnez fort au Couvent,
Et demandés le Pere Saint Jerôme,
C'est entre-nous un Ange, non un homme ;
Exposez-lui comme Pere Foubert
Vous a séduite, & tout votre honneur perd.
Que les frocards ont la mine trompeuse !

Pere Foubert ſembloit un demi-Saint;
Mais ſur le front on n'a pas toujours peint
Les attributs d'une ame vicieuſe.
Pourſuit la Tante : Allez où je vous dis.
La belle enfant, le cœur navré d'ennuis,
S'en va trouver le Pere Saint Jerôme,
Non ſans mouiller le chemin de ſes pleurs.
Dès qu'elle fut préſentée au Saint Homme,
Elle lui narre en gros tous ſes malheurs
Conſolez-vous, dit le Moine à la fille,
De votre honneur on vous fera raiſon ;
Je vous promets de chapitrer le drille
Qui s'eſt de vous ſervi de la façon :
Ce coquin-là remplira la maiſon ;
De ſes enfans tout le Couvent fourmille.
Allez, demain on paſſera chez vous ;
Mais cependant cachés ce mal à tous ;
N'en parlez pas, de grace, à pas une ame,

Car tout chacun vous couvriroit de
blâme,
Et votre honneur se perdroit à l'inſ-
tant :
Quand vous ſerez proche du mal d'en-
fant,
Nous enverrons chez vous la Sage-
Femme
Qui ne fait rien que pour notre Cou-
vent.

L'EPITALAME DE GOGO.

RONDEAU.

A Gogo, préſentement,
Vous pouvez, couple charmant,
Vous voir ſans aucun miſtere :
L'acte qu'Amour vient de faire
Vous unit étroitement.
Vous allez bien tendrement,
Loin du chagrin, du tourment,
Vous baiſer, d'un cœur ſincere,
A gogo.
Entr'aimez-vous conſtamment,

Vivés unanimement.
Je vois la nuit, pour vous plaire,
Qui voile notre hémiſphere :
Que ne ſuis-je en ce moment,
A gogo.

Je lûs ce manuſcrit avec une avidité ſans pareille, & j'oſe avouer que j'y trouvai des choſes qui me firent beaucoup de plaiſir ; mais je ne fus pas long-tems gai ; je me livrai aux réflexions. Mon cœur me reprocha que j'avois eu tort de quitter la maiſon de mon Pere ſans ſon aveu. Apparemment que l'homme commençoit à ſe manifeſter chez moi. Je fus quelques momens indécis ſi je retournerois à *Vitri*, ou ſi je continuerois mon voyage, car je commençai à douter que je fuſſe à Rome ; mais l'eſpece de vœu que j'avois fait l'emporta ſur les ſentimens de tendreſſe que le ſang venoit de m'inſpirer.

Il me prit envie d'écrire à mon pere, pour le calmer ſur mon abſence, & je m'en ſerois fait un plaiſir, ſur le champ, ſi je m'étois ſouvenu de ſon nom & de celui du Village que je venois de quitter : ce ne fut que deux jours après que je me rapellai qu'il ſe nommoit *de Clevile*, & que, comme ſon fils unique, j'avois auſſi le même nom.

Lorſque j'eus achevé mon pour pain & mon vin, je deſcendis pourſuivre mon voyage. J'aurois dû m'informer au Marchand de vin, en quel lieu j'étois, mais la honte de paroître ignorant me retint. Je fis une profonde reverence aux perſonnes que je trouvai dans la boutique, & je mis le pied dans la rue, mais un Garçon m'arrêta poliment, & me demanda ſi j'avois payé? je lui répondis que je ne ſçavois ce qu'il me vouloit, dire.

dire. C'eſt, reprit il, qu'il faut que vous donniés ſept ſols pour la dépenſe que vous avez faite, au moyen de quoi vous ſerés libre de vous en aller. Mais, Monſieur, repliquai-je, parlés plus clairement, car je n'ai pas l'honneur de vous entendre. C'eſt de l'argent que je vous demande, me dit-il, en élevant ſa voix. Eh que ne parlés vous, lui dis-je, à mon tour, à peu près ſur le même ton. Je tirai un louis de ma bourſe, & je lui donnai. Il ſe radoucit à la vüe de mon air, & il me dit, très civilement, qu'il alloit me faire rendre mon reſte, je le pris, & je lui donnai plus pour boire que je n'avois fait de dépenſe.

Un Fiacre, que je vis venir à moi, m'empêcha d'aller tout droit, & je tournay par la petite *rue des Prêtres*, au bout de laquel-

le je trouvai, sur ma gauche, deux Eglises, *Saint Estienne au Mont*, & *Sainte Genevieve*. J'entrai dans la derniere: j'y fus frapé de la grandeur de quatre Tableaux, qui ornent les deux côtés de la Nef. Je suivis sur ma droite, & je me trouvai derriere le Chœur, où je vis la Chasse de Sainte Genevieve, Patronne de Paris: On prétend que l'on a employé cent quatre-vingt-treize marcs d'argent, & huit marcs d'or pour sa construction, & que ce fut Robert de la Ferté-Milon, Abbé de cette Maison, qui la fit faire en 1442. Cette Eglise renferme trois Tombeaux remarquables, celui de Clovis pour l'antiquité, celui du Cardinal de la Rochefoucault pour la magnificence, & celui de René Descartes, fameux Philosophe, pour la consideration que l'on doit aux Grands Hommes.

En sortant de cette Eglise, j'allai droit devant moi, toujours surpris à chaque pas, des nouveautés qui s'offroient à mes yeux. De la rue Saint Jacques, j'entrai dans celle des Mathurins, où je fus arrêté à l'aspect de l'*Hotel de Cluny*, qui en effet a quelque chose de singulier. On assure que c'est le reste d'un Palais de l'Empereur Julien, surnommé l'Apostat, qu'il fit bâtir vers l'an 340. sous le nom de *Palais des Thermes* : Plusieurs Sçavants croyent que quelques uns de nos Rois de la premiere Race y ont fait leur séjour. Il y a apparence que dans ce tems-là ce Palais étoit hors de la Ville. Les Bains de Julien l'Apostat, qui sont derriere l'Hôtel de Cluny, se voyent encore, & on y entre par la rue de la Harpe, au fond d'une vieille maison, qui a pour enseigne,

la Croix de Fer, où logent des Messagers. Il faut n'être guére curieux pour ne pas voir ce morceau.

J'allai passer sur le Pont Saint Michel, croyant enfiler une rue, & de suite j'allai passer sur celui que l'on nomme le Pont au Change, où j'eus bien de la peine à m'échaper de deux carosses, qui passérent à côté l'un de l'autre ; encore les Cochers me chanterent-ils pouilles, de ce qu'ils avoient pensé m'écraser contre une boutique.

Lorsque j'eus passé sous le grand Châtelet, je trouvai que la Ville s'embellissoit à mesure que j'avançois : les maisons, les Enseignes, les Habitans mêmes, me paroissoient tout autres. Ce fut bien autre chose, quand je me trouvai dans les rues *de la Ferronnerie*, *Saint Honore* & *du Roule*.

Comme je ne ſçavois où j'allois, on ne doit pas s'étonner, que je priſſe tantôt à droite, & tantôt à gauche. Je regardois tout ; la moindre Affiche m'arrêtoit, & il étoit plus d'une heure, lorſque je me trouvai à l'entrée du vieux Louvre, vis-à-vis Saint Germain de l'Auxerrois.

Quoique je fuſſe alors un très foible connoiſſeur, je fus ſaiſi d'amiration à la vue de la façade, qui eſt, peut être, ce qui eſt de plus beau dans l'Univers, en ce genre. Quel domage qu'un ſi rare morceau ſoit maſqué par des mazures ; il ſemble que Monſieur de Voltaire ait penſé comme moi, quand il a fait ces beaux Vers.

Monumens imparfaits de ce ſiecle vanté,
Qui ſur tous les beaux Arts a fondé ſa mémoire,

Vous verrai-je toujours, en atteſtant
ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on
vous admire,
Et que les Nations qui veulent nous
braver,
Fieres de nos défauts, ſoyent en droit
de nous dire,
Que nous commençons tout pour ne
rien achever ?

Sous quels débris honteux, ſous quel
amas ruſtique,
On laiſſe enſeveliſ ces chefs-d'œuvres
divins ;
Quel barbare a mêlé la baſſeſſe gothi-
que
A toute la grandeur des Grecs & des
Romains ?

Louvre, Palais pompeux, dont la
France s'honore,
Soit digne de ce Roi, ton Maître &
notre appui ;

Embellis ces climats que ſa vertu dé-
core,
Et dans tout ton éclat montre toi
comme lui.

Je ſortis du Louvre par le *Cul de Sac de l'Oratoire*. dont j'admirai le *Portail*, avant d'entrer dans la rue d'Orleans. En entrant dans celle des deux Ecus, je vis le debris de *l'Hotel de Soiſſons*. A ma droite je lûs, au-deſſus d'une porte cochere cette inſcription: *Aubri Traiteur, à l'Hotel Saint Antoine*. Cela me fit ſouvenir qu'un Traiteur eſt un homme qui donne à manger, & comme je ſentois quelque beſoin de dîner, j'entrai dans cet Hôtel, où je priai la premiere perſonne que je trouvai, de vouloir bien avoir la bonté de me traiter. On me ſervit fort proprement, & beaucoup plus de mets que je ne

pûs en manger. Comme j'étois au fait qu'on ne donnoit rien pour rien, en sortant je donnai ce qu'il falloit, je continuai ma route par la *rue des Prouvaires*, *la pointe Saint Eustache*, *la rue Comtesse-d'Artois*, & celle de *Mauconseil*. A ma droite je trouvai le Caffé Italien, qui me fit croire que j'étois effectivement à Rome. J'entrai dans ce Caffé, & on m'en servit. Je n'en avois jamais pris ; de sorte que je fus embaraſſé plus qu'on ne le peut ſe l'imaginer. Je fis ſigne au Garçon qui m'avoit verſé mon caffé d'approcher, & je le priai tout bas de me dire la maniere dont cette liqueur ſe prenoit. Il me regarda fixement, ſe prit à rire, & s'en alla.

Je me doutai qu'il croyoit que je me mocquois de lui. Je fis un effort de génie. Je jettai le ſucre dans ma taſſe, je pris la petite

cuilliere de ma main droite, je tins la ſouſcoupe de la gauche, je remuai mon caffé, le pris tout doucement, & de cette maniere n'ayant apprêté à rire à qui que ce fût de ceux qui me regardoient avec attention, je fus perſuadé d'avoir trouvé naturellement la bonne façon de le prendre.

Je fis alors de nouvelles reflexions ſur l'état de l'homme: il eſt heureux, diſois-je, il va, revien, court, s'arrête; il trouve partout moyennant de l'argent, ce qui lui eſt neceſſaire pour ſes beſoins & pour ſes plaiſirs. La face de la terre eſt à lui, il peut la parcourir ſans aucun riſque; il traverſe des campagnes immenſes, perſonne ne l'attaque; il entre dans des Villes, où un Peuple infini fourmille, on ſe

range pour lui faciliter le paſſage ; ce Peuple tremble reciproquement pour la vie l'un de l'autre : chacun s'empreſſe à le ſervir, juſqu'à aller au devant de ce qui peut lui être agréable.

En penſant de la ſorte, je me trompois en quelque point, je l'ai bien reconnu depuis ; mais il faut avouer auſſi qu'un homme ſage, prudent, poli, riche, a de belles prérogatives, l'uſage du monde le met au deſſus de ces Dieux chimeriques, qui ſont de pure invention des grands hommes des tems reculés.

Je voyois les perſonnes qui ſortoient du Caffé s'aprocher d'une groſſe femme qui occupoit un comptoir, & là, lui donnois plus ou moins d'argent. Je m'en approchai à mon tour, elle me demanda quatre ſols, je les lui donnai, & je ſortis.

Un nouveau Spectacle s'offrit à ma vue ; cinq ou six hommes, de fort mauvaise mine étoient plantés à côté & vis-à-vis un bâtiment de peu d'aparence ; ils avoient des habits bleux, & portoient sur leurs épaules des fusils. Je crûs d'abord que c'étoit le Palais de quelque Prince ; mais je fus détrompé en lisant l'inscription qui est au milieu de la Façade de ce bâtiment. *Hotel des Comediens Italiens Ordinaire du Roy, entretenus par Sa Majeste, retabli à Paris, en l'Année* 1716. Cette lecture fut pour moi une espece de conviction, que je n'étois point à Rome, mais à Paris. J'avois tant lû demerveilles de cette Ville, que je ne fus point fâché de m'y trouver.

Je m'assis sur un banc, qui dépendoit du caffé d'où je venois de sortir, & là j'examinois les

perſonnes qui entroient dans cet Hôtel. Il en venoit dans des carroſſes magnifiques, il en venoit dans des fiacres qui avoient un air miſérable, il en venoit à pied ; je remarquai que le plus aparent de ces hommes vêtus de bleu, & qui avoit un galon d'argent, d'une honnête largeur, ſur ſon habit, avoit plus de déference pour les beaux Caroſſes que pour les Fiacres, à qui il parloit d'un ton menaçant, en leur montrant une canne noir, qu'il tenoit à la main, dont les deux extrémités étoient blanches, je conjecturai que cet homme commandoit cette Troupe meſquine, & qu'il étoit poſé là pour maintenir le bon ordre.

Un petit garçon, d'une figure hideuſe, s'aprocha de moi, & me dit que j'avois beſoin d'être décroté. Il poſa ſa ſelle par terre,

venté. On m'a dit que ce fut un Docteur en Medecine de la Faculté de *Montpellier*, nommé *le Boux* qui mit le décroteur en uſage ; & qu'avant ce tems-là, on ſe faiſoit ſuivre par un Domeſtique, qui décrotoit ſon Maître, à la porte des perſonnes à qui il alloit rendre viſite. Ce Medecin vivoit encore en 1770, & demeuroit dans une Maiſon à lui *rue Jean Pain Mollet*.

Il étoit plus de quatre heures, & le monde s'empreſſoit d'entrer à la Comédie, je brûlois d'un déſir ſecret d'y entrer, mais je craignois de commettre quelque incongruité. Cependant j'eus allés de force pour triompher de ma foibleſſe. Je m'avançai vers le Bureau du Théâtre, j'y jettai un louis : une perſonne, très bien faite, qui recevoit l'argent, me demanda poliment, à quelle place

je voulois aller. Je lui répondis, où elle voudroit. Je vois bien, reprit-elle, que Monsieur se destine pour les secondes. Aussi-tôt elle me lâcha un billet, qu'elle me dit de donner à côté. Un homme, d'une mine assés honnête, me fit signe de changer mon billet à une grosse femme qui, de sa rotondité, rempliſſoit une espece d'armoire. Un garde, fort vieux, me brédouilla quelque chose, que je n'entendis point, & je montai, en tâtonnant, à la destination de mon billet.

En arrivant aux secondes Loges, je fus accueilli par une jeune personne, fort aimable, qui prit mon billet, en me disant que toutes les places étoient prises. Quoi, lui dis-je, Mademoiselle, il ne vous resteroit pas un seul petis coin, où vous pûssiés me placer ? je su is un [illegible]tranger qui

voyage. Je ne demanderois pas mieux que de vous satisfaire, me répondit elle, mais, mon cher Monsieur, tout est rempli, jusques aux plus petits coins. Montés ici dessus ajouta-t'elle, je crois qu'il y a encore quelques places; demandés Monsieur *Faucon*, c'est un jeune homme fort obligeant, & je suis persuadée que vous serés content de lui. Là dessus, elle me fit la reverence du monde la plus gracieuse, & me tourna le dos, pour répondre, peut-être, la même chose à d'autres personnes.

Aux troisiémes Loges, je trouvai un Vieillard vénérable, qui me représenta parfaitement la ressemblance de *Donquichotte de la Manche*, je l'abordai, le pied droit en avant, la tête baissée respectueusement, & je le priai de m'adresser à un jeune Mon-

ſieur nommé *Faucon*. Pour toute réponſe il me jetta un regard où la colere & l'indignation étoient peintes, je vous excuſe, me dit-il, je vois bien d'où ce compliment-là eſt émané, il ne peut venir que de *Madelon*, qui veut paſſer pour une jeune folle, pendant qu'elle a quarante bonnes années bien revolues. Mais, n'importe, continua-t-il, en m'adreſſant la parolle, il n'eſt pas juſte qu'un auſſi gracieux Gentil-homme que vous ſouffre de l'eſpiéglerie d'une prétendue jeune perſonne: je vais vous placer, & je ſuis ſur que vous ſerés content de moi.

Ce bon Vieillard me mit dans la derniere Loge fermée, demeurés là, me dit-il, vous entendrés & vous verrés tout à merveilles, je vais, ajouta-t'il, changer votre contre marque de

ſeconde en une de troiſiéme, & je vous raporterai vingt ſols. Gardés les, lui répondis-je, vous me ferés plaiſir. Soit, dit le bon Vieillard, ce ſera pour boire à votre ſanté; & j'aurai ſoin de ne mettre dans votre Loge que d'honnêtes perſonnes.

Mon premier ſoin fut de promener mes regards ſur mille objets ténébreux qui s'offrirent à ma vue, n'y démêlant preſque rien je fus tenté de renoncer à voir un Spectacle obſcur. J'en fus détourné par l'arrivée de pluſieurs perſonnes, qui ſe placerent indifferament à côté & derriere moi.

Il arriva, en même tems, un garçon de Caffé nommé *Noyau*, qui portoit une lumiere, des rafraîchiſſemens, & quelques livres de Muſique, à la clarté de ſa chandelle, je vis que la De-

moiſelle qui étoit à ma droite n'avoit rien que de piquant : elle m'examina auſſi à ſon tour, & il me parut que ma phyſionomie ne lui déplaiſoit pas. Pendant qu'elle prenoit une caraffe d'orgeat, *Noyau* s'aprocha de mon Oreille, & me dit tout bas. Monſieur, achetés ce petit Manuſcrit galant, que je vous mets dans la main, je ſuis aſſuré qu'il vous fera plaiſir. Comme je ſuis très curieux de tout ce qui s'appelle Litterature, je pris ſon manuſcrit, & le priai de m'aporter tout ce qu'il avoit nouveau ; ce qu'il fit.

Il n'y avoit rien de bien intéreſſant dans ce qu'il me donna de gravé, ou d'imprimé, mais le manuſcrit m'intéreſſa ; quoiqu'en le liſant, je crus me reſouvenir de l'avoir vû imprimé quelque part. Peut-être me trompai-

je, & c'eſt ce qui m'engage à le tranſcrire ici, tel qu'on me l'a vendu.

Traduction nouvelle de l'Epitre XI. d'Ovide. Canace à Macare.

SI cette triſte Lettre eſt teinte de mon ſang,
N'en ſoyez pas ſurpris, puiſque de la main même,
Qui me ſert pour l'écrire, au ſeul homme que j'aime,
Il faut que je m'en ſerve à me percer le flanc.
Voilà quel eſt l'état où me réduit mon pere,
Et c'eſt le ſeul état où je puiſſe lui plaire.
Que ne vient-il encor lui-même ſavourer
Le funeſte plaiſir de me voir expirer?
Si mon bras étoit lent à ſervir ſa furie,
Ses yeux m'exciteroient à terminer ma vie.
Le barbare qu'il eſt, j'en atteſte les Dieux,
Verroit couler mon ſang, ſans détourner les yeux.

A force d'exercer ſa longue tyrannie ;
De tenir dans ſes fers mille vents furieux,
Il s'eſt rendu cent fois plus indomptable qu'eux.
Oui, ces vents dont le bruit imite le tonnerre,
Si-tôt qu'il a parlé, laiſſent en paix la terre :
Il les dompte, & ne peut lui-même ſe dompter ;
A toute ſa fureur il ſe laiſſe emporter.
Son ame ſe repaît des plus cruels ſupplices.
Ses Etats, quoique grands, ſont moindres que ſes vices.
Que me ſert de compter au rang de mes ayeux
L'arbitre ſouverain des hommes & des Dieux,
Puiſqu'avec ce poignard, don fatal de mon pere,
Ma main doit aujourd'hui terminer ma carriere !
Plût aux Dieux que la mort, que je vois en ce jour,
Mon frere, eût dévancé notre funeſte amour !

Hélas ! hélas ! pourquoi vous ai-je été
plus chere
Que jamais une sœur n'a dû l'être à
son frere ?
Pourquoi moi-même aussi, pour com-
ble de malheur
Fis-je bien plus pour vous que ne dût
une sœur ?
Pourquoi faut-il qu'un Dieu, se glis-
sant dans mon ame
Se plût à l'embraser d'une invincible
flamme ?
Mais je sentis des maux inconnus à
mon cœur,
La pâleur se voyoit peinte sur mon
visage,
Du tranquille sommeil je perdois la
douceur,
Chaque jour ajoutoit à la triste mai-
greur,
Qui consumoit ma force, & m'ôtoit
le courage.
Je brûlois, je le vois, d'une fatale ar-
deur.
Plus je faisois d'efforts pour pénétrer
la cause
De ce nouvel état, & moins je la trou-
vois.

A des maux infinis l'amour naissant expose.
J'aimois, je le vois bien, sans sçavoir que j'aimois.
Que n'ai-je conservé cette heureuse ignorance !
Mais ma Nourrice sçût, par son expérience,
La premiere trouver la source de mon mal.
Vous aimez, me dit-elle ; une honte secrette
Me fit baisser les yeux, & fut mon interpréte.
N'étoit-ce point assez faire un aveu fatal ?
Pouvois je la tromper, puisque de ma grossesse
J'appercevois déja des signes trop certains ?
Que ne fit-elle pas ? Quels secours inhumains
N'essaya pas sur moi sa cruelle tendresse,
Pour sauver mon honneur, en arrachant le jour
A ce gage innocent d'un criminel amour !

Mais, malgré tout son Art, l'enfant, trop plein de vie,
Se sauva des efforts d'une main ennemie
Qui, jusques dans mon sein l'attaquoit vainement;
Et déjà je touchois au terme inévitable
De mettre au jour le fruit d'un amour détestable,
Lorsque je me sentis frapper cruellement
De certaines douleurs qui m'étoient étrangeres.
J'étois si neuve encor, VENUS, à tes misteres,
Que je ne songeois pas à cacher mon malheur,
M'abandonnant aux cris qu'excitoit ma douleur:
Mais à les étouffer ma Nourrice m'anime,
Et la main sur ma bouche elle employa ses soins,
Pour que du triste état où m'avoit mis mon crime,
Je n'eusse qu'elle seule & les Dieux pour témoins.

L'effort que je me fis rendit ma peine extrême.
Je m'ôtai le secours des soupirs & des pleurs,
Que l'honneur & la crainte, & ma Nourrice même
Condamnoient tous les trois avec tant de rigueurs.
Dans ce cruel état, à mon honneur fidelle,
Je souffre, sans me plaindre, une douleur mortelle,
Je dévore mes pleurs : La mort devant les yeux,
Je n'attends de secours des hommes ni des Dieux.
LUCINE, qui prévient la mere légitime,
Semble, par ses refus, désavouer mon crime.
D'un nouveau crime encor j'aurois noirci mes jours,
Si du secret gardé j'eusse été la victime.
Vous seul vintes enfin me donner du secours.
Il me souvient encor de vos tendres discours,
Lorsqu'approchant du lit où j'étois étendue,

Vous ſçûtes rappeller l'eſpérance perdue,
Et ranimer mon cœur par vos embraſſemens.
J'aime à me ſouvenir de ces empreſſemens.
Vivez, me diſiez-vous, l'amour vous en conjure,
Moi-même, votre enfant, les loix de la nature,
Vivez, ma chere ſœur : Eſpérons quelque jour,
De voir un doux hymen couronner notre amour;
Et devenue alors épouſe légitime,
Nous aurons la douceur de nous aimer ſans crime,
Quoique déja je fuſſe aux portes du tombeau,
Senſible à ce diſcours, je revis la lumiere.
Et me ſentis bien-tôt délivrer d'un fardeau,
Ouvrage malheureux d'une ſœur & d'un frere.
Il n'eſt pas encor tems d'applaudir à mon ſort,

Disois-je tristement, pour éviter la mort,
Songeons à dérober mes crimes à mon pere.
Ma soigneuse Nourrice, en ce cruel instant,
D'un feuillage trompeur envelope l'enfant,
Et feint d'aller offrir au Ciel un sacrifice
Pour tâcher de le rendre à ma santé propice;
Et pour mieux imposer, prononce, à demi-bas,
Certains mots concertés avec tant d'artifice,
Que le peuple abusé ne la soupçonne pas,
Et respectant les Dieux n'ose arrêter ses pas.
Le Roi même s'y trompe, il permet qu'elle sorte;
Mais à peine étoit-elle à deux pas de la porte,
Que des cris indiscrets, échapés à l'enfant,
Rendirent, malgré nous, l'artifice impuissant.

Eole, transporté de colere & de rage,
Dès qu'il a découvert ce myſtere d'horreur,
Se ſaiſit de l'enfant, l'enleve avec fureur.
Ce malheur acheva de m'ôter le courage.
Je me ſentis frapper d'une horrible frayeur.
Quiconque a vû la mer, par les vents tourmentée,
Peut ſe peindre l'état de mon ame agitée.
De divers mouvemens & d'amour & de peur,
Mes membres friſſonnans ébranlerent ma couche ;
Et la crainte glaçant ma langue dans ma bouche,
Je ne pûs faire alors que répandre des pleurs :
Mais loin d'enſevelir à jamais ces horreurs,
Mon pere, le premier, oubliant la nature,
Fit de mon déshonneur éclater l'aventure.

Hélas ! peut s'en falloit, tant il eſt in-
humain,
Que ſur ce malheureux il ne portât ſa
main.
Puis pouſſant à l'excés les marques
de ſa haine
Qu'on l'expoſe, dit-il, dans la Forêt
prochaine
Qu'aux Tigres, qu'aux Vautours il
ſerve d'aliment.
A peine il aporté la cruelle Sentence
Que cet enfant, hélas ! gémit ſi triſ-
tement,
Qu'on eût dit qu'il avoit déja du ſen-
timent,
Et qu'il vouloit *d'Eole* implorer la
clémence.
Que croyés vous, mon frere, ô
Dieux ! que croyés vous
Que devint une mere à ces funeſtes
coups ?
Je ſentois doublement déchirer mes
entrailles,
Vivante, je voyois mes propres fu-
nerailles.
Dès qu'on eût arraché cet enfant de
de mon ſein,

Ne vivant qu'à demi, je formai le deſſein
D'achever de trancher la trame infortunée
D'une vie aux malheurs par les Dieux condamnée ;
Et de mes propres mains je déchirois mon cœur,
Lorſque je vis entrer un Garde de mon pere
Qui, venant m'aporter un ordre trop ſevere,
Me dit les yeux baiſſés, & pleurant de douleur :
Eole m'a chargé de mettre cette epée
Entre vos mains, Madame : il dit que vous vous ſçavés
Comme il en faut uſer, ce que vous vous devés.
Je le ſçais, dans mon ſang elle ſera trempée.
Dit-lui que j'aime aſſés ce funeſte préſent
Pour vouloir l'enfermer moi-même dans mon flanc.
Quoi donc ? ſi c'eſt ainſi que tu dotes ta fille,

Qui voudra désormais entrer dans ta
Famille ?
Dieu de l'himen, allés, allés porter ailleurs
Qu'en ce triste Palais, vos chants &
vos douceurs.
Au lieu de vous, ici, que les noires furies,
Pour me réduire en cendre, allument leurs flambeaux
Et vous, mes cheres sœurs, de l'himen plus chéries,
Coulés en paix des jours plus serains & plus beaux,
Oubliez, s'il se peut mes malheurs & le crime
Dont je suis aujourd'hui la trop juste victime.
Mais quel crime a commis cet enfant malheureux,
Puisqu'à peine il est né ? faut-il que de son pere
Il s'attire déja la haine & la colere ?
Tout innocent qu'il est les destins rigoureux
Vangeront-ils sur lui le crime de sa mere ?

Trop malheureux enfant, source de
tous mes maux,
Destiné pour servir de proie aux
animaux,
Hélas! malheur à moi de t'avoir
donné l'être,
Pour te voir déchirer presqu'aussi-
tôt que naître.
Funeste gage enfin, de nos tendres
amours,
Le premier fut pour toi le dernier de
tes jours.
L'on ne m'a pas permis de pleurer
sur ta cendre,
D'aller sur ton bucher m'arracher
les cheveux,
Je n'ai point pris sur toi ces baisers
malheureux,
Triste & dernier plaisir d'une mere
trop tendre.
Comment aurois-je pû goûter cette
douceur,
Puisqu'en voyant le jour on t'arra-
che le cœur;
Le poignard dans le sein, j'irai cher-
cher ton ombre,
Et tes manes errans sur le rivage
sombre;

J'expire ſans regret eſpérant t'y revoir
Et vous, mon frere, en qui j'avois mis mon eſpoir,
Avec un ſoin extrême ordonnez qu'on raſſemblé
Les membres diſperſés dece fils malheureux,
Sur le même bucher que l'on nous brûle enſemble,
Et que dans la même urne on nous mette tous deux.
Je n'exige plus rien qu'une triſte mémoire
Des malheurs dont le ciel a chargé notre hiſtoire
Et qu'au nom de l'amour, dont j'ai brûlé pour toi,
Tu répandes des pleurs ſur ton fils & ſur moi:
Remplis exactement ma volonté derniere
Adieu, je vais répondre aux ordres de mon pere.

La lecture de ce morceau de Poſie me fit verſer les premieres larmes dues au ſentiment: qu'il eſt beau d'en répandre par humanité que je plains ces ames dures qui n'ont jamais pleuré! un plaiſir bien délicat leur eſt caché; certainement l'Auteur de la nature n'a pas mis la derniere main à la conſtruction de leur cœur.

Je ſortis de la profonde tê erie, où je me trouvai plongé, par un coup de ſonnette qui me fit tre aillir d'une eſpéce de trayeut. On va allumer, dit tout haut ma eune voiſine, voilà T*homas* q i tient la queue de la cloche, & qui la ſecoue de bonne ſorte.

Effe ti ement quelques minutes après e vis la ſalle auſſi éclai rée qu'en plein jour: e diſtinguai avec plaiſir l'arrangement œconomique des Spectateurs; &

ſur tout les loix de la décence par tout obſervés, ſans aucun tumute ; il s'embloit qu'un Dieu caché préſidoit ſur toute l'aſſemblée.

Je ne m'attendois pas à l'agréable ſurpriſe, qui devoit m'arriver, ce fut lorſque l'Orcheſtre joua l'ouverture. Je crûs être tranſporté dans l'Olimpe, & que les Dieux jouoient eux-mêmes de divers inſtrumens, afin de me faire goûter parfaitement les délices de la Muſique.

En effet, rien ne flate ſi agréablement les oreilles des perſonnes ſenſées que les accords multipliés d'une Orcheſtre bien entendue, & conduite par un homme intelligent, qui n'a que le bon goût ſeul pour Maître.

Ma voiſine, qui brûloit, en ſecret, de lier converſation avec moi, ſe ſervit de une l'eſpece d'en-

thouſiame où elle me voyoit, pour me parler : avoués, me dit-elle, qu'après l'Opera, l'Orcheſtre des Italiens eſt la meilleure de Paris. celle-ci eſt, gouvernée par *Salomon*, premier violon, dont les talens répondent à la place qu'il occupe *Blaſe* eſt un baſſon excellent, qui poſſéde, à fond l'Art de la plus gracieuſe compoſition; *Coleſſe*, joue du violon celle à joûter contre les plus habiles en cette partie : *Bouchet* & *Soret* ſont de fort bons violons : *Petit* eſt un hau-bois, qui ne cede rien à *Lavaux*, dont les premiers menuets, on fait tant de bruit ſur le premier, a outa t'elle, voici des parolles, qui m'ont parues fort olies : elle me les chanta à l'oreille.

Qu'on eſt fou de Madelon ;
Oui, toujours l'on aime ſon
Qu'on eſt fou de Madelon,
Non, rien n'eſt ſi mignon.
Dans ſes beaux yeux,
La demeure des Dieux,
On lit ſon bonheur,
Elle enchaîne le cœur,
Partout on la baiſe,
Toujours à ſon aiſe,
Sans craindre ſon,
Qu'on eſt fou de Madelon,
Oui, toujours l'on aime ſon
Qu'on eſt fou de Madelon,
Non, rien n'eſt ſi mignon.

En finiſſant, elle me ſerra la main: croyant faire une bonne action, je ſerrai la ſienne : elle répondit ſi tendrement à mon tranſport, que je la regardai comme une perſonne qui devoit m'être chere.

On leva la toille, & je vis paroitre les Acteurs qui, ſans me divertir, m'intéreſſerent infini-

ment. L'illusion du Théâtre a des charmes pour tout le monde, sur tout pour les personnes qui voyent le spectacle pour la premiere fois.

Vous êtes enchanté, me dit ma gentille voisine; je partage le plaisir que vous goûtés; & je vais, ajouta-t'elle, vous le rendre bien plus sensible, en vous nommant les Acteurs, & en vous faisant connoître leurs talens, & le cas qu'en fait le Public.

L'*amoureuse*, qui parle actuellement, se nomme Mademoiselle *Biancolelli*, qui, à sa taille majestueuse, joint le talent, la mémoire & les graces qui conviennent pour bien rendre un rolle.

L'*amoureux*, qui la presse de s'expliquer, se nomme *Sticotti*: il a de l'esprit, & il seroit un des bons Acteurs de la Comédie Italienne, si, trop Philosophe, il ne

préferoit pas le plaiſir d'éxiſter, à celui de ſe rendre recommandable par les talens naturels qu'il a reçûs du Ciel, & que par indolence, il refuſe de mettre en uſage.

La Soubrette eſt une petite fille, qui eſt devenue grande depuis peu, & qui joue joliment une ſoubrette, & même des amoureuſes avec toutes les graces de la jeuneſſe ; ſon nom eſt *Aſtraudi*.

L'acteur qui entre, ſe nomme *Riccoboni* : c'eſt un génie ſupérieur en tout genre, qui joue noblement tous les rolles, & qui joint au talent d'être Auteur, le mérite d'être le plus honnête-homme du monde.

Celui qui joue le rolle de valet ſe nomme *Deleſſe*, & l'on peut le citer comme le plus excellent Acteur qui ſoit en *France*, pour les valets, les peres & les payſans : il joint à ce talent gracieux celui

de la Coregraphie, & c'eſt pour ainſi dire le ſeul homme à Paris, qui compoſe le plus élegament un ballet: l'honneur quil a de compoſer les Ballets pour les petits apartement du Roi, eſt une preuve évidente de ſon mérite.

L'amoureuſe que vous voyés jouer ſi naturellement, ſe nomme *Silvia* : on peut dire qu'elle eſt une des premieres Actrices de l'Europe, & qu'elle fait l'admiration de tous les connoiſſeurs.

L'Actrice qui fait *Froſine*, eſt l'Epouſe du ſieur Deheſſe : elle met autant de graces dans ſon jeu, quil en faut pour ſe faire eſtimer du Public.

Celui qui fait le rôle de pere ſe nomme *Mario*, Acteur très-utile, & qui s'eſt rendu recommandable par ſa probité.

Je la remerciai de m'avoir mis au fait des Acteurs : mon atten-

tion m'en fit mieux goûter la pièce, dont le second Acte me parut un chef d'œuvre pour les coups de Théâtre.

Pendant un des Entr'actes, je lûs une des feuilles que *Noyau* m'avoit apportées, & j'y trouvai les paroles qui ſuivent.

LES OEUFS DE PASQUES,
Vaudeville.

Jacques & Collete amoureux,
A Pasques doivent vivre ensemble ;
Mais sans le contract tous les deux,
D'avance l'amour les assemble :
Assis au bord d'un clair ruisseau,
Collette, en gardant son troupeau,
Sans cesse apelle son cher Jacques :
Viens me donner mes œufs de Pasques.

Jacques, qui reconnoît sa voix,
Accours, sensible à sa tendresse ;
Quoi, dit il, objet de mon choix,
Ta flame à mon feu s'intéresse !
Pénétré jusqu'au fond du cœur
De l'excès de ta vive ardeur,
Collette, ton cher ami Jaques,
Va te donner *tes oeufs* de Pasques.

Il lui prend la main tendrement,
Et transporté d'amour l'embrasse ;

Enſuite, je ne ſçais comment,
Il parut auſſi froid que glace.
Collette, qui ſent de Venus
Moins les graces que les vertus,
En pleurant lui dit, mon cher Jacques,
Sont-ce donc là mes œufs de Paſques ?

Jacques lui répond, conſterné,
Nous ſommes encore en carême,
Et le devoir d'un cœur bien né
Eſt de triompher de ſoi-même.
Collete le prend par le bras :
Non, tu ne m'échaperas pas ;
Il faut à l'inſtant, mon cher Jacques,
Que j'obtienne mes œufs de Paſques.

Là deſſus prenant ſon parti,
Il devint auſſi chaud que braiſe ;
Et Collette, qui l'eſt auſſi,
Pour mieux l'encourager le baiſe.
Quand on aime bien, quels plaiſirs !
Tout enchante juſqu'aux ſoupirs.
Ah ! que je t'aime, mon cher Jacques !
Tu me donnes mes œufs de Paſques.

Jacques, ainſi qu'auparavant,
Reprend ſa froideur coutumiere,
& ſans être deux fois galant,
Veut ſe retirer en arriere.
Colette le retient encor:
Tu veux déja prendre l'eſſor!
Ne ſçai-tu pas bien, mon cher Jacques;
Qu'il me faut plus d'un œuf de Paſques?

Sans differer, Jacques galant,
Après quelque tems de ſilence,
Donne à Colette, en l'embraſſant,
Des preuves de ſa complaiſance.
Voit, dit il, objet de mes vœux;
C'eſt toi qui me rends amoureux.
Ah; je le ſens bien, mon cher Jacques;
Pour le coup, j'ai mes œufs de Paſques.

Demain, reprit-elle, en ces lieux,
A l'ombre de ce verd feuillage,
Guidé par l'amour & les jeux,
Viens me rendre encor ton hommage:
Mon cœur ſuivra toûjours ta loi,

Je n'aimerai jamais que toi ;
Mais ſonge à ton tour, mon cher Jacques,
A m'amaſſer des œufs de Paſques.

La petite Piéce étant commencée, ma Voiſine quitta la converſation d'une femme entre deux âges, qui étoit à côté d'elle, pour me dire qu'elle avoit oublié de me nommer la Piéce que l'on venoit de jouer, c'eſt ajouta-elle les *Contretems* Comédie en trois Actes & en Vers de Monſieur *Lagrange* : il a tiré ce ſujet d'une Comédie Italienne, qui ſe jouoit autre fois ſous le titre de *la Maiſon à deux Portes* : mais la petite Piéce que l'on joue actuellement, eſt veritablement Italienne, & nouvelle, on l'apelle *les funerailles d'Arlequin*. La jeune Actrice, continua ma Voiſine, qui fait le rolle de Soubrette, ſe nomme *Coraline*, elle eſt très aimable ; & ſes talens

pour la Comédie & pour la danſe égalent ſa beauté.

A peine finiſſoit-elle de parler, que le Parterre claqua beaucoup des mains, à l'arrivée d'une figure extraordinaire : ſans ſçavoir pourquoi, je claquai auſſi. Vous êtes déja connoiſſeur, me dit-elle ! vous *aplaudiſſes* l'Acteur le plus cheri qui ſoit au monde, & capable de guérir de la mélancolie.

J'ay ſenti du plaiſir à le voir, répondis-je, & je me ſuis laiſſé emporter à l'inclination qu'il a fait naître dans mon cœur. Dites moi, ajoutai-je, le nom d'un Acteur dont vous faites tant de cas. C'eſt *Carlin* repartit-elle, le plus aimable Arlequin qui ſoit en France : il attire beaucoup de perſonnes par l'excellence de ſon jeu ; ſur tout il attire les Dames avec la complaiſance qu'il a de

parler François, par là, il fait entendre le sujet de la Piéce, & le rend interessant, par le Comique qu'il y répand. *Scapin* parut ensuite, & elle m'en fit aussi l'éloge, de même que de *Pantalon*, & de Monsieur *Rochard*, dont elle éleva beaucoup les talens pour la Comédie & le chant gracieux. Ayant eu occasion de le voir plusieurs fois depuis j'ai trouvé qu'elle m'en avoit parlé avec connoissance de cause, & qu'en effet il joue avec bien du gout tous les rôles qu'il choisit, mais sur tout qu'il chante avec toutes les graces imaginables.

Le *Palais des Fées*, Feu d'artifice, mit le comble à ma satisfaction. Ma belle interprete ne manqua pas de me dire que les freres *Ruggieri* sont les Auteurs de tous les Feux que l'on a vû sur le Theâtre Italien, & que celui là étoit un des plus ingénieux.

Je ſortis de ce lieu enchanté en donnant la main à ma Voiſine, qui m'offrit de me donner à ſouper: ſans que je ſçuſſe ce qu'elle entendoit par ce mot : je l'acceptai : je montai chés elle à l'entrée de la rue *Montorgueil*. Elle commença par ſe déshabiller pour mettre un caſaquin. Je ne perdois rien de toutes ſes actions. A la vue d'une très belle gorge, je ſentis certain deſir qui m'étoit alors inconnu.

Que mangerés vous bien, me dit-elle ? ce qu'il vous plaira, lui répondis-je. Là deſſus elle me demanda de l'argent, & elle ſortit pour aller à la proviſion.

Me trouvant ſeul, dans un Apartement aſſés propre, je me promenai en long & en large, refléchiſſant, autant que je le pouvois, ſur ma ſituation préſente. Je ſentois qu'il me manquoit

quelque

quelque chose, que je ne jouissois pas d'un plaisir pur, que la vertu, qui est l'appanage des hommes, & leur véritable bien, étoit blessée de mon procédé. Mais je n'étois pas coupable volontairement, mon instinct, calma les frayeurs qui venoient de naître dans mon ame. Je fus très surpris de voir un homme qui se promenoit à côté de moi: je reculai trois pas, & cet homme recula de même, cette action m'ouvrit les yeux & je vis que c'étoit un miroir qui me représentoit mes mouvemens.

On sentira facilement que ma surprise étoit fondée, car un miroir a quelque chose d'admirable, pour un homme qui en voit un pour la premiere fois. Je fus arrêté par un autre objet qui fit sur mon cœur des effets bien differens; c'étoit le Portrait d'un homme

pour lequel je me sentis une tendresse & un respect infini. Quand Mademoiselle *Catinon* fut rentrée, (car mon Hôtesse, que je tenois du hazard, se nommoit ainsi) je lui demandai, avec empressement, ce que représentoit ce Tableau, qui m'avoit affecté si promptement. Elle me répondit, qu'elle n'étoit point étonnée de la rapidité de mon inclination, pour le Portrait du plus aimable des Rois. Ce Tableau représentoit Louis XV. dont mes yeux & mon cœur ont été enchantés toutes les fois que j'ai eu le bonheur de le voir.

Comme j'ignorois que la nuit succédoit au jour, j'eus une frayeur mortelle lorsque je vis le tems s'obscurcir. Heureusement que Mademoiselle Catinon entra dans le momment & me calma, en batant le briquet. Je fus sur-

pris de la promptitude avec laquelle elle éclaira la chambre; j'eus la prudence de n'en rien témoigner, de crainte de me faire paſſer pour un homme extrêmement ignorant.

Nous nous mîmes à table auſſitôt : elle me ſervit très poliment, & elle me conta ſon hiſtoire de cette maniere.

Hiſtoire de Mademoiſelle Catinon.

Quoique vous ſoyés un jeune homme, qui n'avés pas encore beaucoup d'experience, vous me paroiſſés ſi ſage & ſi raiſonnable, que je ne puis me diſpenſer de vous apprendre par quel accident je ſuis obligée de faire le triſte métier que vous voyés.

Je ſuis native de *Dijon*, d'une Famille honnête, mais qui n'eſt point riche. J'ai à préſent plus de vingt deux ans, & je n'en avois

que seize lorsque la Présidente **, me prit à son service, en qualité de femme de Chambre : son mari, qui étoit un vieux paillard, ne tarda pas à concecevoir quelque espérances de triompher de ma vertu ; il tenta d'en venir à bout, & il s'y prit si bien qu'il réussit pleinement.

Quand il s'aperçut que j'étois enceinte, il m'obligea de demander mon congé, & il me fit partir pour Paris, & m'adressa à une vieille femme de sa connoissance, qui étoit une véritable Marchandede pechés mortels; car je ne fus pas plutôt arrivée chés elles que contre mongré, elle me fit travailler.

J'accouchai d'un beau garçon, que l'on m'enleva pour le faire nourir aux enfans trouvés, sou pretexte de me rétabilr plutôt. Je crus bonnement ce que la vielle me

disoit; mais lorsque je fus relevée, quel fut mon chagrin d'apprendre que mon enfant étoit perdu pour moi. Je versai un torrent de larmes, & je ne me consolai qu'avec le tems.

La vieille voulut me faire continuer à lui procurer de l'argent, aux dépens de mon honneur, mais je ne voulus jamais y consentir, & un fort honnête Ecclésiatique, à qui je me confiai, me mit auprès d'une Dame de charité de ma Paroisse.

Cette bonne Dame avoit un fils, Conseiller au Parlement, qui me regarda avec les mêmes yeux du Président de Dijon, & qui vint comme lui à bout de ses desseins. Mais celui-ci me déroba à sa mere, me mit dans un quartier éloigné, dans un apartement très honnête, & il vécut avec moi, près de trois ans, me

faisant tous les jours quelque présent, & me traitant avec les mêmes égards qu'il auroit eus pour une femme.

Malheureusement pour moi & pour lui, il eût l'imprudence de m'amener un soir un de ses amis, Conseiller de sa Chambre, mais beaucoup plus beau & plus spirituel. Le souper fut très gai ; & j'avoue que je me sentis du penchant pour l'ami de mon Amant. On se retira fort avant dans la nuit.

Quelques jours après, mon Amant revint avec son ami ; & il trouva occasion de me dire tout bas qu'il m'adoroit. Je lui répondi à peu près sur le même ton, & nous prîmes heure pour nous voir le lendemain.

Il vint au moment marqué. Si le plaisir de voir un homme aimable est un crime, j'en fis un

grand ce jour là, mais je payai cher les douceurs que l'amour volage me fit goûter. mon Amant arriva lorſque je l'attendois le moins, il nous trouva dans un certain déſordre qui lui fit penſer que j'étois infidelle ; il n'en témoigna rien, mais ils ſortirent enſemble, & en chemin ils ſe querellerent juſqu'à en venir aux mains.

Quoiqu'ils fuſſent tous deux de Robe, ils ſe battirent en duel, & mon nouvel amant eût le malheur de recevoir une bleſſure de laquelle il mourut le jour même.

J'appris cet accident par une lettre foudroyante de mon Conſeiller : il me marquoit, dans les termes les plus mépriſans, que j'euſſe à l'oublier, que cependant, par un trait d'humanité & de comiſeration, il me laiſſoit tout ce qu'il m'avoit donné.

Cette nouvelle m'accabla : je vis ma faute dans tout son jour, & je pris le parti de changer de demeure & de nom, suivant le conseil charitable que mon Amant me donnoit à la fin de sa lettre.

Un Abbé, dont je fis la connoissance à l'Opera, m'entretint pendant quelques mois, mais il me donnoit si peu, & il étoit si jaloux, que je l'ai remercié depuis peu pour me mettre entierement à moi. Je ne vais qu'à la Comédie Italienne, & je ne m'adresse qu'à de jeunes gens aimables & sages comme vous, ou à des vieillards généreux ; mais tout bien consideré, je crois que je vais me marier à un maître Boutonnier qui m'aime, & qui me prend pour une fille hors de condition.....

Voila tout ce dont je me souviens de l'histoire de Catinon,

car, comme elle avoit apporté deux bouteilles de vin de Bourgogne, & qu'en parlant elle m'en verſoit ſouvent, je me trouvai étourdi au point de perdre connoiſſance.

Apparamment que la complaiſante Catinon eut la bonté de me deshabiller, & de me mettre dans ſon lit, car le lendemain matin je me trouvai couché à côté d'elle.

Qu'on ſe mette à la place d'un jeune homme qui ne ſçait rien, qui n'a rien vu, & qui ſe trouve auprès d'une très-belle & jeune perſonne qui dort, & qui ne cache rien des préſens que la nature lui a faits. Je n'oſe dire les mouvemens que je ſentis, quoique le plaiſir en fut le motif. Craintif, timide, je regardois des beautés qui étoient toutes à moi ſans que j'oſaſſe ſeulement y appliquer ma

bouche, qui bruloit de leur rendre hommage.

Dans l'étourdiſſement où tout ce que je voyois me mit, retenu par la pudeur, je ſautai à bas du lit, ſans éveiller la belle Catinon, que l'amour m'inſpira de conſiderer dans l'état heureux où je la voyois. Comme je ne m'étois jamais habillé ſeul, je fus embarraſſé de ſavoir quelle de façon comment je m'y prenderois pour raſſembler mes habits, que je voyois épars çà & là. Je mis d'abord mes ſouliers, puis mon habit; enſuite je voulus mettre ma chemiſe, puis mes bas & ma culotte, mais ce fut envain que je le tentai.

Pour me tirer d'affaire, je fus obligé d'éveiller ma belle Catinon à qui je dis, qu'ayant toujours été ſervi juſqu'à ce jour, je ne pouvois venir à bout de m'habiller moi-même.

Après qu'elle se fut frotté un peu les yeux, elle eut la complaisance de s'asseoir sur son lit ; & elle me pria de lui donner les nipes qu'elle m'indiqua, & qui lui étoient nécessaires pour se lever.

On a bien raison de dire que *l'homme né galant l'est toujours* ; je goutai un plaisir singulier à lui donner, une à une, chaque chose dont elle avoit besoin, & à chacune j'avois une satisfaction parfaite à la lui voir mettre en place.

Dès qu'elle fut de bout, elle m'indiqua la maniere de m'habiller & même elle voulut bien y employer de tems en tems ses belles mains. Me voilà, me dit elle, à peu près, dans la situation de la Courtisane amoureuse de *Rafontaine*, je vous habille ce matin, mais hier au soir je fis tout

le contraire : je vous aime autant qu'elle aimoit celui qui la réduisit, mais vous êtes bien loin des manieres dures qu'il employa, & qui n'ont jamais été admises par la Nation Françoise.

Lorsque je fus, à peu près arrangé comme la veille, elle me fit déjeuner des débris du souper ; elle me raconta la surprise que je lui avois causée en me trouvant pris de vin, presque en un clin d'œuil ; elle me fit confidence de la peine qu'elle avoit eue à me déshabiller & à me coucher. la pinture fidelle qu'elle me fit de l'état où l'excès du vin réduit les personnes les plus raisonnables, m'a donné une secrette horreur pour l'yvrognerie, & je me suis si bien observé depuis que jamais je n'y suis retombé. Heureux les hommes qui deviennent sages à leurs dépens !

& plus heureux encore ceux qui peuvent l'être aux dépens d'autrui ! il ne leur en coûte que la douleur d'étudier d'après les extravagances du prochain.

Brûlant du désir de remplir le vœu que j'avois fait d'aller à Rome, je quittai la belle Catinon, très content de ses belles manieres, & elle de ma générosité ; mais il est certain que je ne pouvois trop payer une fille de son métier, qui en avoit agi avec moi d'une façon si honnête. si malheureusement j'étois tombé dans d'autres mains, que sçai-je ce qui me fut arrivé ? ainsi, malgré son libertinage, je ne cesserai de m'en souvenir avec reconnoissance.

En sortant de chés elle, j'enfilai la rue *Beaurepaire*, celle du *Renard*, qui me conduisit dans la *rue Saint Denis*. Là je pris à gauche, & bien-tôt j'aperçûs la por-

te de ce nom, qui me parut un ouvrage de conſequence, & qui donne une grande idée de la Ville de Paris, dont cette Porte eſt la plus belle : elle a ſoixante & douze pieds de hauteur. En paſſant deſſous, comme je conſiderois cette Porte avec une eſpece d'admiration, un plaiſant ; qui connut ſans doute que j'étois bien neuf, m'avertit ironiquement de baiſſer la tête. Je fus aſſés bon de lui obéir. Auſſitôt un *chorus* de riſées m'environna, & je n'échapai aux railleries, qu'en riant auſſi, & gaingant la grille du Faubourg, que je voyois devant moi.

Lorſque j'y fus arrivé, je tournai à gauche, à ma droite je vis un Canal, où rouloit doucement un peu d'eau ; il n'en fallut pas d'avantage pour me faire croire que c'étoit *la ſeine*, pen-

dant que ce n'eſt que l'Egout dont Monſieur *Deturgot*, Prévôt des Marchands, a entr'autres beaux Ouvrages, embelli la Capitale du Monde.

Je ſuivis le Rivage, admirant les Jardins & les Palais qui le bordent, juſqu'au Fauxbourg Monmartre, où je vis que la Riviere ſe perdoit à ma vue, en paſſant ſous un Pont de pierre.

Je pourſuivis mon chemin par ma droite: je fus étoné de trouver des Troupes ſous les Armes; je craignis d'être en Pays ennemi; mais je paſſai ſans recevoir la moindre inſulte: c'étoient des Soldats au Gardes, qui faiſoient ſentinelle à la porte de leur Corps de-Garde.

Je montai par les Porcherons, où je ne vis que des Cabarets remplis de monde qui chantoit

bûvoit & danſoit. Je me hazardai d'entrer dans un de ces cabarets. Auſſi-tôt une grande Femelle vint à moi, faiſant une profonde reverence : Monſieur, me dit-elle, voudrait'il bien ſauter un Menuet avec la grande Ecoſſeuſe. Je me retirai ſans lui répondre, & je reçus une huée de la plûpart des honnêtes perſonnes qui compoſoient la compagnie de la grande Ecoſſeuſe.

J'eus bien-tôt laiſſé les Porcerons derriere moi, & je me trouvai vis-à-vis l'Abbaye de Mon-martre, où je n'entrai point, de crainte de recevoir quelque nouvelle avanie.

Etant au milieu de la Montagne, j'aperçus des précipices épouvantables ; il n'en falut pas d'avantage pour me faire croire que j'étois ſur les Montagnes de Savoye, & que bien-tôt j'alois

entrer en Italie. C'eſt ici, diſois-je, le Château de *Montalban*, ou la Ville de *Monti* je fus confirmé dans cette idée, à la vue des reſtes d'un Moulin à vent, que je pris pour un Fort, qui avoit été détruit par les dernieres guerres. Les Précipices qui m'étonoient n'étoient autre choſes que des Carieresà plâtre.

Lorſque je fus parvenu au faîte du mont, je regardai derriere moi, & je vis Paris en plein: quelle quantité prodigieuſe de Maiſons & de Clocher s'offrent à ma vue! les Campagnes immenſes que je découvris au de là ne me fraperent pas moins. Ce fut pour le coup que je me crus perdu, & que e me recommandai de tout mon cœur à la miſericorde de Dieu.

Le courage m'étant un peu revenu, je continuai à marcher.

je vis une Plaine très vaſte, entourrée de Villes & de Villages. Je pris le parti de m'aſſeoir, ſur une petite hauteur, pour contempler à loiſir ce que je voyois. A force d'examiner le terrein, je m'imaginai que la Pleine de Saint Denis étoit celle de *Fontenoi*, où s'étoit donnée cette fameuſe Bataille, qui a fait tant d'honneur aux François. Oui, diſois-je, je ne me trompe point, voilà *Tournay*, *Antoin* & *Fontenoi* c'étoit Saint Deni, la Chapelle & Notre-Dame des Vertus. La Seine, qui ſerpentoit ſur ma gauche, acheva de me convaincre: je lui donnai auſſi-tôt le nom de *l'Eſcaut*, & le bois de Boulogne prit dans le moment celui de Barry.

La ſituation de ces lieux ne ſe raportoit pourtant pas, tout à fait, à ce que j'en avois lû, mais

je me contentai de taxer les Géographes de peu d'exactitude.

Quand je fus descendu dans la Plaine, en traversant le Village de *Clignancourt*, voyant des Fossés faits avec cimétrie, je ne doupoint que ce ne fut là où le Maréchal de Saxe avoit fait construire des redoutes. Des ossemens de Chevaux, d'ânes, m'indiquerent que c'étoit encore des marques authentiques de cette mémorable journée.

Il y avoit quelque tems que le Soleil n'éclairoit que de moment à autre : il étoit environné de nuages ; sur tout j'en remarquai un d'une prodigieuse étendue, & noir comme de l'encre, qui sembloit s'avancer vers moi. Bien-tôt je vis un rayon de feu, qui m'éblouit la vue, & qui fut suivi d'un bruit si terrible, que je crûs qu'il y avoit une nouvelle

Bataille, non loin de ce lieu. Ce bruit se répéta plusieurs fois. On s'imagine bien que ma frayeur auroit été moins grande, si j'avois sçû que ce qui me faisoit trembler, n'étoit autre chose que les effets du Tonnerre.

Je suivis une petite routes à travers les bleds, qui sembloit me conduire à une Ville que je voyois sur ma gauche ; c'étoit Saint Ouen, lorsque je sentis tomber sur mes mains des goutes de quelque chose d'humide; mais un moment après il en tomba tant, que je crûs que j'allois être submergé : même le Tonnerre redoubla, & l'Orage parconséquent ; de sorte que je fus, en moins de trois minutes, aussi trempé que si on m'avoit plongé dans la Riviere. Je fis là une belle experience de la pluye, dont j'ignorois le nom & les effets.

Pour me consoler, le Soleil sembla à s'empresser reparoître, sa chaleur fit fumer mes habits, & avant d'arriver à Saint Ouën je n'étois presque plus mouillé.

La route que je suivois me conduisit dans un chemin pavé, qui memena vis-à-vis une avenue, où j'entrai : je vis de là un fort beau Château, & je me hâtai d'y arriver. sans obstacle, je pénétrai jusques dans le Sallon de cette magnifique Maison, où je vis nombre de Valets, & quelques Gardes le mousqueton sur l'épaule : je conclus delà que le Maître devoit être un Seigneur d'importance. Il sortit, dans le moment, d'un Apartement, à ma droite, un homme d'une figure aimable, suivi de beaucoup de Seigneurs & de Prélats : il jetta sur moi un regard de bonté, comme pour me demander ce que je

ſouhaitois ; je m'inclinai, par ce que je ſentis pour lui autant de reſpect que de vénération.

Voyant que tout le monde ſortoit du Sallon, pour le ſuivre, je le ſuivis auſſi. Je traverſai des Apartemens ſuperbes en Meubles, en glaces, en Tableaux, en Buſtes antiques. Je me trouvai dans un jardin très vaſte, décoré de Statues, de Baſſins couverts de toutes ſortes d'Oiſeaux rares, & des Volieres remplie de Serin, de Roſſignoles, de Bouvreuils, & de tout ce que la nature produit de plus agréable en ce genre.

J'avois toutes les envies du monde de connoître & de parler a un Seigneur ſi aimable. Je n'ai eu cette occaſion là que depuis, & mon cœur ne m'a point trompé. On trouve dans Monſieur le Duc *de Geſvres* un Protecteur comme il y en a peu à la Cour; il a

la bonté d'être le mien; & c'eſt à ſa généreuſe protection que je dois ma fortune.

Je m'écartai de ce Seigneur & de ſa Cour, pour m'avancer ſur une Teraſſe d'où je découvris une proidgieuſe quantité d'eau. Voilà ſans doute la Mer, m'écriai-je! je la reconnois au grand nombre de Vaiſſeaux dont elle eſt couverte. Ces Vaiſſeaux n'étoient que des Batelets de Pêcheurs, ou tout au plus quelques gros Batteaux, chargés de Bois & d'autres Marchandiſes, qui montoient à Paris.

Je n'étois plus embaraſſé que de ſçavoir le nom de cette Mer. Me voyant par là détrompé que la Plaine Saint Denis étoit celle de Fontenois, je ne balançai point à l'apeller *la Méditerannée*, le lieu où j'étois, *Genes*, & le Seigneur qui m'avoit tant inerreſſé,

je crûs ne pouvoir rien faire de mieux que de le qualifier de *Doge*.

Comme le hazard venoit de me faire changer les lieux, où je croyois être au paravant, je changeai auſſi la Ville de *Tournai* en celle de *Rome*, la Méditerannée, me déterminoit à cela. Je ſortis promtement du jardin, & je gagnai la Cour, par où j'étois entré. Je tournai à gauche. Je trouvai une grande rue délabrée. Voilà, dis-je alors, les malheureuſes marques des fureurs des Autrichiens, qui ont ſi maltraité la noble Republique de Genes.

On peut voir que j'étois un Voyageur très ignorant, néanmoins je ne l'étois pas au point de ne pasm eſubſtanter à propos. la laſſitude & le beſoin me firent entrer dans un Cabaret pour m'y rafraîchir; il s'apelle le *Soleil d'or*: là je trouvai des Valets de diverſes

livrées, qui n'avoient point d'inquiétude : boire, jouer aux quilles, & chanter étoit toute leur occupation : un d'entr'eux, qui faisoit le bel esprit, (car dans tous les états il se trouve de ces gens là) chanta la Romance suivante, qui m'amusa.

L'hirondelle de Caréme,

ROMANCE.

EN revenant de Saint Denis,
Où l'on boit à grande mesure,
J'allois pour regagner Paris,
Un peu poussé de nouriture :
J'étois aussi gai qu'un pinçon,
Chantant la mere gaudichon ;
Le vin m'avoit mis dans la tête
Tant soit peu d'amour malhonnête.

Je rencontrai, chemin faisant,
Une jeune Religieuse,
Ayant un de lys, air tout chant ;

Mon ame en devint amoureuſe.
J'aprochai d'elle poliment,
En la regardant tendrement :
Pourroit-on, perle des Nonnettes,
Sçavoir de quel Couvent vous êtes ?

Je ſuis, me dit-elle, Monſieur,
Une Hirondelle de Carême,
Jeûnant pour l'amour du Seigneur ;
C'eſt pourquoi je ſuis un peu blême :
Suivant Saint François, *pauvreté*,
Obeiſſance & *chaſteté*,
Sont trois grands vœux & bien auſteres,
Que l'on fait dans nos Monaſteres.

En propre nos Couvents n'ont rien,
Nous ne vivons que de l'aumône ;
Vous voyés que tout notre bien
Conſiſte en ce que l'on nous donne :
Si vous avés la charité
D'aider nôtre Communauté,
Vous pouvés, Monſieur, vous attendre
Qu'on priera Dieu de vous le rendre.

Je lui paſſe ſous le menton
Une main un peu libertine
Qui, plus bas, comme à l'abandon,
Malgré l'obſtacle, s'achemine :
Elle ſe défend, la Nonain,
Moitié ſigue & moitié raiſin.
Voyés dit-elle, enluminée,
Comme ma Guimpe eſt chifonnée.

Je me ſentois en belle humeur,
Et les yeux ardens comme braiſe.
Parbleu, repris-je, au moins, ma ſœur,
Vous permettrés que je vous baiſe,
Nenni, ce ſeroit un péché.
Bon, bon ! vous le tiendrés caché,
Pour que le Ciel vous le pardonne;
J'entends vous faire après l'aumône.

Je l'embraſſe d'un air galant ;
Et pour éviter le reproche,
Je tire, tout en badinant,
Un petit écu de ma poche ;
Puis je le poſe ſur mon nés . . . .
Sur mon nés ? oui, mais compre-
nés
Que, pour ménager la décence,
Je dis mon nés par bienſéance.

La None ayant bien aperçû,
Sans paroître trop en colere,
Surquoi j'avois mis mon écu,
Me dit, d'un ton demi ſevere,
Suivant l'inſtitut du couvent,
Que j'ai raporté ci devant:
Ne pouvant manier d'eſpece,
Je ne puis prendre vôtre piéce.

La Sœur, tout je ne ſçais comment,
Se laiſſant cheoir ſur la verdure,
Me fit voir, ſous ſon vêtement,
Un tronc de plaiſante nature.
Je l'admirois; mais à l'inſtant,
La None, en me le préſentant,
Avec douceur ſe prit à dire:
Mettés dedans ma tirelire.

Après coup, je ſuis mon chemin,
M'aplaudiſſant de l'aventure;
Mais le lendemain au matin
L'aumônier fit triſte figure.
Certain plat d'incommodité
Fut le prix de ma charité.
Je me ſouviendrai de l'aubeine,
Car j'en eus pour ma quarantaine.

Au sortir de ce Cabaret, je descendis un ravin très escarpé, qui me conduisit au rivage de la Mer. L'envie que j'avois de monter un Navire, me fit demander au premier Pilote que je trouvai, s'il lui étoit possible de me transporter au port que je voyois sur ma droite? il me répondit, à sa façon, qu'il étoit prêt à me servir, moyennant la piéce de vingt-quatre sols. Je le pris au mot, & j'entrai dans son Bateau, le croyant un Vaisseau de haut-bord. N'avons-nous rien à craindre des Ecumeurs de Mer, lui demandai-je? il se prit à rire; & avec deux rames il commença à fendre le sein de l'humide élement.

Je m'étois figuré que le port de Saint Denis étoit *Civitta-Vechia*, & que de là je n'avois qu'un pas à faire pour arriver à *Rome*. Je me souvins alors que l'air

de la Mer excitoit à la purgation, & à tout moment je m'attendois à quelque révolution ; mais il me mit à terre sans aucun accident, ce qui me fit penser que j'étois d'une bonne constitution.

Je découvris bien-tôt la Ville que je supçonnois être Rome. Le Dôme des *Anonciades* justifia ma pensée, le croyant celui de Saint Pierre. Etant parvenu jusqu'aux Fossés, je vis une ancienne Porte par laquelle j'entrai, en admirant de vieilles fortifications que j'eus soin de bâtiser de reste précieux d'une Ville qui avoit commandé à l'Univers.

Ce qui me surprit le plus, ce fut d'entendre le Peuple parler françois, dans une Ville où la Langue Italienne doit dominer ; mais je revins de ma surprise, en me souvenant d'avoir lû que la Langue Françoise est aujourd'huy la Langue de l'Europe.

Etant arrivé dans la Place, vis-à-vis l'Abbaye je vis plusieurs Soldats Suisses, assis autour d'une Croix, que je pris pour les Gardes du Pape.

J'entrai dans l'Eglise, qui me parut quelque chose de somptueux: la longueur, la largeur & la hauteur du Bâtiment m'étonnerent: les vitres, & la grille, qui sépare le Chœur de la Nef, sont à remarquer. Je considerois ces deux objets, aparemment par un goût naturel, plutôt que par connoissance, lorsqu'on ouvrit une porte de la grille, à laquelle une douzaine de personnes attendoient. Ces personnes qu'une espece de *Sbirre* contenoit vainement, entrerent avec précipitation. *Parbie*, dit cet homme, *fous l'etre pien padaut! entrir tout doucement, y afoir place pour in centaine de Perfonnaches.* Effectivement, j'entrai le dernier,

& cependant je me trouvai aussi bien placé que les autres, pour voir des choses fort communes, qu'un Religieux peu éloquent nous montra, avec autant de rapidité que s'il eût été à jeun. Comme je n'étois pas entré le premier, je ne me pressai pas non plus de sortir ; mais le Suisse m'y engagea poliment, en me montrant sa Hallebarde.

Le Religieux, qui avoit montré le Trésor, voyant que je sortois le dernier, me trouvant jeune & d'une figure à faire penser que j'étois de bonne Maison, me tira par la manche : un moment Monsieur, me dit-il, laissons-en aller cette populace, & je vous ferai voir les Tombeaux de Nos Rois, & nôtre Maison.

Cette marque de distinction me fit plaisir, je lui en témoignai ma reconnoissance par une

profonde inclination de tête, & un grand, *je vous remercie.*

Il ouvrit la porte du Chœur, voulut que je passasse le premier, m'expliqua quel Roi, quelle Reine, quel Prince, quelle Princesse & quel grand Capitaine représentoient tels & tels Tombeaux: il me fit admirer deux Croix d'or, garnies de Pierres précieuses, me fit voir un Autel presque tout d'or massif, & beaucoup d'autres choses rares, précieuses & antiques.

Delà il me conduisit dans le Refectoire, m'en fit considerer la beauté & l'œconomie, me mena dans des Coridors à perte de vue, me fit descendre dans le Jardin, où il me présenta des fruits de la saison.

Nous passâmes sur un Pont, sous lequel coule un ruisseau bourbeux, avoués, Monsieur, lui dis-je, que le *Tibre* est un fleuve profond, large & rapide. Je le crois, me

répondit-il, cela me persuade que vous avés voyagé ; tant mieux, continua-t-il, les voyages amusent, instruisent & forment beaucoup l'esprit & le goût de la jeunesse... N'auriés-vous pas, s'interrompit-il, le pieux dessein de vous faire Religieux ? je n'ai point encore, lui répondis-je, de vocation fixe ; mais si je prend, ce parti je préfererai cette Maison à toute autre.

Il fut charmé de ma réponse, me donna son nom par écrit, me pria de le venir voir quelque fois, ou du moins de lui écrire. Je parus très sensible à sa politesse. Il me fit traverser de grandes Cours, me vanta les grandes richesses de l'Abbaye, & me fit sortir par une grande porte antique.

Quand je l'eus quitté, je me rapellai tout ce qu'il venoit de

me dire, & je trouvai que ſes diſcours n'avoient aucun raport avec l'idée que j'avois d'être à Rome, & qu'il étoit abſolument néceſſaire que je me fiſſe éclairer. C'étoit une penſée naturelle ; car celui-là eſt fou qui ſe fie à ſes propres lumieres.

Je formai le deſſein d'entrer dans la premiere Hôtellerie apparente que je verrois, afin que je púſſe adroitement m'y faire inſtruire. D'ailleurs mon pere & Clairette m'inquiétoient : mes remords de les avoir quittés revinrent plus violemment que la prémiere fois.

J'aperçûs une Maiſon qui a pour Enſeigne le *Pavillon Royal*: en entrant dans une Salle deux perſones qui étoient à table, pouſſerent chacun un grand cri de joye. Elles ſe leverent, & me ſauterent toutes deux enſemble au col au & penſerent m'étouffer à force

de careſſes. Moncher fils! diſoit l'un ; mon cher Maître ! diſoit l'autre.

Emû de tendreſſe, je ne pûs en ce moment m'exprimer que par des larmes ; mais, dès que j'eus ſatisfait à ce qu'exigeoit la nature, je marquai à mon pere tout le plaiſir que me faiſoit ſa préſence.

Il me fit les plus doux reproches des mortelles inquiétudes que je lui avois données. je luiendemandai mille pardons, & je m'excuſai ſuffiſament en diſant de quelle façon & pour quel motif j'avois quitté la maiſon paternelle. Si j'avois eu le bonheur, lui dis-je, de connoître toute la bonté de votre cœur, j'euſſe trouvée ma félicité à vous che cher plûtôt qu'à vous fuir ; mais entraîné par une ignorante extravagance, dépourvû d'expérience

ce & de raiſon, je n'ai pû me livrer qu'aux idées confuſes qui me ſont venues.

Il me répondit que j'étois juſtifié dans ſon cœur & dans ſon eſprit, qu'il rendoit mille graces au Ciel du récouvrement de ma ſanté, & que le plaiſir le plus doux qu'il eût goûté de ſa vie, il venoit de l'éprouver en m'embraſſant.

Comment avés-vous pû me joindre, lui repartis-je, après les immenſes Pays que j'ai parcourus? qui a pû vous inſtruire du deſſein que j'avois d'aller à Rome, rendre grace à Dieu de ſes faveurs?

A Rome, mon fils, s'écria-t'il! eh! vous n'y penſés pas! eſt-ce par Saint Denis qu'on va à Rome? d'ailleurs on peut remercier Dieu de ſes bontés dans la plus petite Chapelle: les pé-

ſérinages ne ſont plus pratiqués que par la canaille & les vagabons.

Tout de ſuite, il me conta de quelle façon il avoit preſque volé ſur mes pas. Une vieille femme, me dit-il, vous remarqua ſortir du Logis, & comme vous aviés un air emprunté, elle vous examina avec plus d'attention. Sans elle je n'euſſe peut être jamais eu de vos nouvelles, car je vois que vous avés marché comme un Aveugle. Dès que je fus inſtruit de la route que vous aviés priſe, Clairette & moi, nous ſuivîmes vos pas, nous informant de vous à toutes les perſonnes que nous rencontrions. Il n'y eût que les Commis de la Barriere des Gobelins qui ſe ſouvinrent de vous avoir vû paſſer.

Nous allions toujours, raiſonnant ſur les rues que vous au-

riés pû choisir, questionant celui-ci, puis celui-là, sans aucun succès. Nous passâmes de la sorte toute la journée, dans les plus cruelles agitations, & toute la nuit nous ne fûmes pas plus tranquiles.

Ce matin nous nous sommes remis en marche. Il n'y avoit guere qu'une demie heure que vous aviés passé sous la Porte Saint Denis, quand nous y sommes arrivés. Nous n'avons pû vous méconnoître à la peinture que des femmes nous ont faite de vous, à la frayeur que vous avoit causé un plaisant qui vous avoit dit de baisser la tête, pour passer sous la Porte.

Nous avons pris un Carosse, comptant déja que nous vous tenions; mais nous avons été trompés dans notre attente; & sans le hazard qui vous rend à

mes vœux, je n'euſſe ſû quel autre parti prendre, ſinon la voie des Affiches de & de faire inſerrer votre ſignalement dans les Gazettes.

Nous montâmes en Fiacre pour prevenir à Paris, où nous en prîmes un autre pour Vitri. Le long de la route, je contai à mon pere ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie, dont il eût la bonté de rire en bien des occaſions. Mon avanture avec Mademoiſelle Catinon le fit trembler d'abord; après mes réponſes nayves à diverſes queſtions qu'il me fit, il fut perſuadé qu'il ne s'étoit rien paſſé entre nous de contraire à la pudeur.

Le lendemain Monſieur de [illegible]eville donna un grand dîner [illegible]s amis & aux plus Notables [illegible]lieu; il tua pour ainſi-dire le [illegible]u gras pour céléber mon re-[illegible]r.

[illegible]invita, entr'autres perſonnes,

à ce dîner, Monſieur Liſidor, homme aimable, ſpirituel, & humain, quoique riche. Il prit beaucoup d'affection pour moi ; mais il trouva mon cœur auſſi diſpoſé en ſa faveur que le ſien l'étoit à mon égard. Je ſuis tous les jours dans ſa maiſon, & je profite infiniment en ſa compagnie. Il aime paſſionément les Arts & les Sciences, & chérit beaucoup ceux qui les cultivent. Rien n'eſt étranger pour lui. Les muſes ſur tout ſont ſes favorites, & par réconnoiſſance, elles lui font enfanter les plus jolis Vers du monde. Sa maiſon eſt l'azile des perſonnes à talens, qui joignent la vertu au mérite. Il y a chés lui un Théâtre de très bon goût, ſur lequel il joue, avec ſes enfans & ſes amis, les piéces les plus épurées du Théâtre François. Habits, lumieres, compagnie,

tout répond à la façon noble & gracieuse dont Lisidor fait les choses. Les prémieres piéces que j'ai vues représenter chés lui étoient *Melanide* & l'*Oracle*. J'avoue que je fus charmé, & les Comediens François doivent avoir lieu d'être jaloux de ceux de Vitri.

Je fais mes très humbles adieux au Lecteur, & je lui demande pardon de lui avoir peut-être offert de trop grandes absurdités, mais si je suis parvenu à l'amuser quelques momens, il voudra bien que le plaisir qu'il a goûté fasse ma gloire & ma récompense.

FIN.

PQ 1993 L25V6
Laffichard, Thomas
Le voyage de Monsieur Cléville

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY